This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~MS. 96 a. 10~~

Vet. Fr. III A. 408

POÉSIES DIVERSES

DE

MATH. DE MONTEREÜL.

POÉSIES DIVERSES

DE

MATH. DE MONTEREÜL

Nouvelle édition

Aux frais et par les soins

de

J.-V.-F. LIBER.

LILLE

Typographie A. Béhague.

MDCCCLXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 MAY 1955
OF OXFORD
LIBRARY

A MONSIEUR J. BOUNIOL.

A DÉFAUT D'ŒUVRES MIENNES
QUI SOIENT DIGNES DE VOUS ÊTRE OFFERTES,
JE VOUS DÉDIE CETTE RÉIMPRESSION
DES POÉSIES DE MONTEREUL;
ET JE DÉSIRE QUE VOUS L'ACCEPTIEZ
COMME SOUVENIR ET GAGE
DE MA BIEN VIVE ET SINCÈRE
AFFECTION.

VOTRE AMI DÉVOUÉ,

JULES LIBER.

Juillet 1861.

AVERTISSEMENT.

MATHIEU DE MONTEREUL, *et non pas Montreuil, comme le fait remarquer Moreri, d'après Pellisson, étoit frère de l'Académicien Jean de Montereul, Chanoine de Toul, Secrétaire du Prince de Conty, et fils tous deux d'un Avocat au Parlement.*

Il naquit à Paris en 1620 *et dans le monde il porta toujours l'habit ecclésiastique, quoique n'ayant jamais été ordonné Prêtre. C'étoit un Abbé à la mode de Ménage et de tant de gens de Lettres d'alors, qui, dépourvus de fortune et non pas de mérite ni d'ambition, savoient se résigner au célibat, lequel n'avoit rien de bien rigoureux dans la pratique, eu égard aux mœurs faciles de l'époque, et qui revêtoient la soutane sans autre vocation que l'idée bien arrêtée, d'endosser en même temps, à défaut d'Abbaye, quelque bon Prieuré ou Canonicat; et cette occasion ne tarda pas à se présenter pour Montereul, par la résignation en sa faveur que fit son frère aîné de certaine prébende de Bretagne; aussi fût-ce dans cette dispo-*

sition d'esprit qu'il écrivit à une Dame qu'il aimoit :

« Je suis pour six mois en ce lieu
» Où, sans consulter ma franchise,
» On veut m'oster à vous pour me donner à Dieu,
» Et ne vous verray plus qu'au milieu d'une église.

» Jugez quel malheur est le mien :
» Mon frère à ce prix seul donne son bénéfice.
» Pour me faire une grâce, ô ciel quelle injustice!
» Sans cela toutefois je n'aurai jamais rien.

» Il faut donc satisfaire à sa cruelle envie;
» Mais comment pour six mois de vos yeux m'éloi-
» Hélas! on dit bien vray, Sylvie, (gner?
» L'argent coûte bien à gagner. »

Toujours est-il qu'il se résigna et que cet argent il le gagna, bien que sa mélancolie lui dictât, après une absence, des vers comme ceux-ci :

Qu'autrefois vous estiez aimables
Beaux promenoirs, vallons délicieux!
Pourquoy maintenant à mes yeux
Paroissez-vous moins agréables?
Bois, Fontaines, Canaux, qu'estes-vous devenus?
Que vous estes changés, je ne vous connois plus.

N'allez pas croire que ce fut un amour en l'air, un amour platonique, pour dire en vile prose ce que la poésie la plus élevée peut à peine exprimer, si nous en croyons certain Ecrivain qui y a passé; c'étoit, au contraire, un amour bien réel et bien substantiel pour un Abbé, à en juger par cette déclaration aussi naïve que brûlante, extraite de ses

Lettres imprimées, page 45 : « Une femme aussi jeune et aussi jolie que vous, mise par moy dans le chemin de perdition, me donneroit bien du plaisir, sans compter l'honneur que j'aurois si je pouvois parvenir à faire doûter du vostre. »

Ce laconique billet, page 53, n'est pas non plus dépourvu d'éloquence; en voici la fin: « Ce soir, à neuf heures, j'auray l'honneur de vous voir, il ne tiendra qu'à vous que je n'en aye le plaisir,

Un esclave, amoureux d'une jeune Princesse,
Obtint d'elle son cœur avec sa liberté,
Et furent, dès ce jour, plus qu'ils n'avoient esté
Luy serviteur, elle maistresse;
Mais en France aujourd'huy, comme autrefois en Grèce?
Verra-t-on réussir une témérité?

Et page 65 : « Mon amour n'est point un enfant qui se contente du bout des doigts, du coin de la joue ou de quelqu'autre bagatelle. » Toutefois rassurez-vous, la Dame, supposons-là jeune et jolie, quoique mariée et coquette, ne pécha pas cette fois, sinon que par l'intention, car quelques Lettres plus loin il lui dit :

« J'avois résolu de ne plus retourner chez vous que mon affaire n'eust changé de place, afin qu'en vous offrant mon cœur je ne vous offrisse pas un meuble inutile, mais

Vostre rigueur vous fait oublier mon service,
Vous ne songez pas mesme à conserver mon cœur :
Mon amour en cela ne vous rend pas justice,
Il me fait oublier jusqu'à vostre rigueur.

Et sérieusement, Madame, je suis si triste que je n'ay pas le courage de vous en dire davantage. »

Le découragement me prend aussi, et sautant cinquante Lettres écrites à différents Personnages, les unes sérieuses, les autres gaies, autant toutefois que son état d'amoureux éconduit pouvoit le lui permettre, il se hasarde, Amant timide, à lui faire compliment par ce gentil madrigal :

Pour éteindre des feux naissants,
En vain vous m'assurez que je perdray mon temps ;
A toutes vos rigueurs malgré vous je m'expose.
Vous voir et vous servir est un assez grand bien :
Autrefois, quand j'aimois, j'aimois pour quelque (chose,
Mais vos yeux m'ont appris qu'on peut aimer pour (rien.

Nous sommes malheureusement privés des réponses de la Dame, de façon que, faute de ces documents, notre Epistolier peut se donner carrière et facilement nous en conter; et pour imiter sa réserve, nous conclurons de ce silence qu'il perdit son procès au Tribunal d'Amour, puisque nous le voyons par après voyager à la suite du Cardinal Mazarin et cajoler en route d'autres Belles, jusqu'à ce que de retour de ce voyage d'Espagne et regrettant de ses égarements, il essaie pour se raccommoder d'une petite scène de jalousie. Il lui dit en considérant, elle présente, le portrait d'une autre Dame :

Que vostre espritpourtant n'en soit pas trop jaloux,
Elle a beau tous les jours me faire les yeux doux ;

Quoyque je la trouve adorable,
Que j'aime ses traits, son souris,
Hélas! Madame, elle n'est pas capable
De faire des faveurs ny d'avoir des mépris.

Elle n'en fit que rire, et lui fou comme un Poëte ou Poëte comme un fou, car ils sont synonymes au Dictionnaire de chez nous, de s'écrier :

Vous me voyez si misérable,
Et cela vous touche si peu
Que vostre froid seroit capable
De glacer un cœur tout de feu!

C'étoit un madrigal à la glace, cette fois; aussi, comme il étoit mauvais, la Dame le rebuta, et pour s'en venger, elle lia connoissance avec un certain Marquis, ni fou ni poëte, dont je n'ai pu encore découvrir le nom, quoique très-fort déchiffreur d'anagrammes; mais pour excuse je dirai aussi que ce nom n'est indiqué que par quatre étoiles dans les trois Éditions que je possède, celles de 1666, 1671 *et* 1680, *et j'ajoute que c'est sur la seconde en date que je fais mon travail, Brossette assurant, dans son commentaire sur Boileau, que c'est la seule donnée par l'Auteur et imprimée, comme il dit, sous ses yeux.*

Pour reprendre le fil de mon discours, Montereul qui avoit beaucoup d'esprit et du plus piquant, comme vous pourrez en juger par quelques-unes de ses Poësies, bien qu'il ne fut pas Académicien comme son frère, rancunier et châtouilleux comme un homme d'église, mal-à-propos s'en fâcha; et quand,

quelque temps après, ce même Marquis se maria, il ne put s'empêcher de lui décocher cette épigramme, réminiscence ou plutôt parodie des vers de Malherbe, que je ne cite ici que pour mémoire, et persuadé que le Lecteur judicieux, marié ou non, mais le premier surtout, en fera bonne justice :

L'homme le plus puissant, aussitôt qu'il s'engage
Dessous le joug du mariage,
Doit craindre à tous moments les injures du Sort;
Et les Grands sont sujets aux Lois du Cocuage
Aussi bien qu'aux Lois de la Mort.

L'indiscret et caustique Tallemant n'a fait que parler incidemment, il est vrai, de Montereul, mais ce qu'il en raconte est assez significatif et vient appuyer ce que j'en ai dit plus haut. Je le rapporterai donc et j'en marquerai l'endroit d'après l'Edition Monmerqué de 1840, *en dix volumes in-*12.

Il y est dit, tome 7, *page* 45, *Historiette de Gilles Ménage, à propos de la Requête des Dictionnaires, que* « Montreuil le fou *lui avoit escroqué cette pièce,* » *ce qu'il faut entendre, qu'il avoit fait imprimer cette pièce à l'insu de Ménage ou plutôt qu'il en avoit fait connoître l'auteur.*

Tome 6, *page* 220, *Historiette de Madame de Champré :* « *Ce fut Burin qui mena Montreuil à sa femme, disant qu'il falloit attirer les gens d'esprit.* »

Et enfin page 224, *tome* 7, *Historiette de Ninon de Lenclos :* « *Tout ce désordre n'empêcha point Turcan de faire le fat. Il alla une fois chez la Sénéchale de Rennes, avec qui*

Montreuil le fou couchoit, etc. » C'est celle-là même à qui Montereul écrivit ces Lettres en prose et en vers qui sont si tendres, si passionnées ; et c'est à sa fille, Mademoiselle de Beaucé, alors âgée de dix ans, qu'il adresse ces Stances commençant par ces mots :

Lorsqu'un de vos Amants, etc.

Ne voilà-t-il pas caution suffisante et solvable aux trois qualificatifs donnés à Montereul, de Fou, *d'*Abbé galant *et de* bel Esprit ?

Montereul eut aussi maille à partir avec Boileau, et c'est de lui qu'il parle dans la Satyre VII :

On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
Grossir impunément les feuillets d'un Recueil.

Mais à la décharge de l'espiègle Abbé, Brossette reconnoît que le seul coupable étoit Barbin, son Editeur, et que pour le Madrigal Montereul pouvoit disputer le premier rang à La Sablière : « Ses vers et son style, dit-il, sont également clairs, aisés, coulants et naturels ; et quant à la petite raillerie qu'en a faite Boileau, Montreuil ne s'en fâcha point, au contraire, car il a toujours été des Amis de M. Despréaux qui avoit soin de lui envoyer un exemplaire de ses Œuvres chaque fois qu'on les imprimoit. »

Veut-on maintenant une appréciation plus récente du génie et des œuvres de notre Auteur ? Voici comment elle est formulée par Nodier :

« C'est bien à tort qu'on a regardé Montreuil comme un imitateur de Voiture, et

M. Viollet-le-Duc a fait cette remarque avant moi dans son ingénieuse et charmante Bibliothèque Poëtique. Montreuil a souvent l'élégance de Voiture, mais avec beaucoup moins d'affectation et de manières. La nuance qui les sépare est délicate, mais elle est sensible et vraie : Montreuil c'est Voiture naïf, il paroît trouver tout naturellement ce que l'autre prend peine à chercher. On croiroit que Voiture court après l'esprit et l'esprit après Montreuil.

Tout cela se ressent bien un peu du ton de galanterie qui étoit de mode en ce temps-là, mais ce n'est pas la faute de Montreuil. »

S'il m'étoit permis d'ajouter quelque chose à ce jugement du Maître, je dirois que Montereul, comme Poëte, se rapproche encore plus de Sarrazin, d'Aceilly et de La Sablière que de Voiture, et qu'il est presque partout leur rival heureux. Comme Chapelle et La Fontaine dont il a le tour aisé, gracieux et badin à la fois, il se montre le Précurseur de La Fare et de Chaulieu.

Montereul fut lié avec tous les honnêtes gens d'alors, et plus particulièrement avec Ménage, Bussy-Rabutin et son illustre cousine, Madame de Sévigné; il mourut en 1692 au mois de Juillet chez l'Evêque de Valence, Daniel de Cosnac, dont il étoit l'ami, le même dont parle Saint-Simon dans ses mémoires, et qui plus tard fut Archevêque d'Aix; et c'est à tort que Richelet place sa mort en 1682.

J. L.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A MONSIEUR MOLÉ,

CONSEILLER DU ROY EN TOUS SES CONSEILS,
D'ESTAT ET PRIVÉ,
ET MAISTRE DES REQUESTES DE SON HOSTEL, ETC.

MONSIEUR,

ON jugera qu'il faut que je vous aye des obligations bien pressantes, puisque n'ayant point d'autre moyen pour vous témoigner ma reconnoissance, je suis réduit à vous dédier un méchant Livre. Je me trompe, Monsieur, je ne vous en dédie que quinze ou vingt pages, qui, peut-estre, ne vous parestront pas tout-à-fait indignes de vous. Que pas un ne s'estonne de ce que j'ay mis si peu de bonnes Pièces parmy tant de mauvaises : il faut que tout le monde vive, et pour un petit nombre de personnes qui ont le goust délicat comme

vous, combien s'en trouve-t-il qui ne s'y connoissent guère, et qui aiment mieux les fausses beautés que les véritables?

En tout cas je m'offre, pour la commodité du Public, de marquer, à tous ceux qui voudront s'adresser à moy, les endroits que je vous ai marqués. Je sçay qu'il seroit bon que tout ce Préambule ne fut simplement qu'un témoignage de ma modestie; que la sincérité sied mal en cette rencontre, et qu'il vaudroit mieux que je fisse comme ceux qui, après avoir invité à prendre un mauvais repas, en donnent un magnifique. Mais pour mon malheur, ou plustost pour celui de ceux qui me liront, mon aveu n'est que de trop bonne foy. Vous voyez bien après cela, Monsieur, que quand j'ose mettre vostre illustre nom à la teste de mon Ouvrage, ce n'est pas afin qu'il me serve de protection contre les critiques: outre que personne n'en sçauroit dire tant de mal que j'en dis partout moy-mesme, c'est que l'on n'escrit que contre des Corneille, des Ménage, des Chapelain et des Voiture: l'envie ne me fera pas seulement l'honneur de songer à moy; il n'y aura peut-estre que vous seul qui trouviez mauvais que j'aye eu tant de hardiesse, et pour vous en découvrir toute l'étendue, je vous avoueray que le plus judicieux de tous mes Amis, me voyant sur le bord du précipice,

c'est-à-dire prest à mettre sous la Presse, et m'ayant donné un bel exemple en brûlant tous ses papiers, de peur de succomber à la tentation de les faire imprimer, bien loin de le suivre, je me suis hasté de faire imprimer les miens, de peur de me rendre aux justes raisons que j'avois de les brûler. Mais, Monsieur, je n'ay point cherché en cela la gloire d'estre estimé spirituel, je n'ay songé qu'à paroistre reconnoissant.

Un autre ne manqueroit pas de s'étendre icy sur vos louanges; il commenceroit par celles de Monseigneur le Premier Président et Garde des Sceaux, vostre Père, dont l'éclat et le glorieux nom percera l'épaisseur des siècles à venir et vivra à jamais dans nos Histoires et dans les cœurs de tous les véritables François; il représenteroit, avec les plus vives couleurs de l'éloquence, ces mémorables et immortelles journées, où, par une fidélité intrépide, il fit pâlir et trembler un million de testes rebelles, et raffermit par sa noble fierté l'autorité du Roy, chancelante dans sa Ville capitale; il adjouteroit avec quel soin et quel zèle, en ces mesmes temps si difficiles ou plustost si désespérés, Monseigneur le Président, vostre Frère, et vous, avez servy l'Estat, mais je n'ay garde de mêler des vérités si sérieuses parmy mes bagatelles. Je ne diray pas mesme qu'à force de savoir obliger avec discernement,

vous avez fait en sorte que tous les plus honnestes gens du Royaume se piquent d'estre de vos amis : enfin je ne parleray point du tout de vostre extraordinaire mérite. Mon dessein n'est pas de dire icy du bien de vous, mais de faire sçavoir à toute la France que vous m'en avez fait. Quoyque j'eusse déja le nécessaire, la vie ne m'estoit pas trop agréable : on n'est heureux que du superflu; grâces à vostre générosité, Monsieur, sans le secours de la Philosophie, je puis vivre content, et vous assurer tranquillement le reste de mes jours que je suis,

Avec toute sorte de respect,

Monsieur,

Vostre très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur.

DE MONTREUIL.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 MAY 1955
OF OXFORD
LIBRARY

EXTRAIT DU PRIVILÈGE DU ROY.

PAR Grâce et Privilège du Roy, donné à Paris le sixième jour de Mars 1666. Par le Roy en son Conseil, signé Le Gros, Il est permis à Claude Barbin, Marchand Libraire à Paris d'imprimer ou faire imprimer un Livre intitulé : LES ŒUVRES DU SIEUR DE MONTREUIL, pendant le temps et espace de dix ans, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer, Et défenses sont faites à toutes personnes de quelque condition et qualité que ce soit, de l'imprimer ou faire imprimer, vendre et débiter, sans le consentement dudit Exposant, à peine de Trois mille Livres d'amende, comme il est plus au long porté par ledit Privilège.

Et ledit Barbin a associé audit Privilège Thomas Jolly, Louis Billaine, Charles de Sercy et Guillaume de Luyne, pour en jouir conjointement, suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires et Imprimeurs, suivant l'Arrest du 8 *avril* 1653.

Signé : PIGET, SYNDIC.

Achevé d'imprimer le vingt-huitième avril 1671.

LES

POÉSIES DIVERSES

DE

MATH. DE MONTEREÜL.

Revues et corrigées.

A PARIS,

CHEZ CLAUDE BARBIN,

Au Palais, sur le Perron de la Ste.-Chapelle.

M. DC. LXXI.

Avec Privilège du Roy.

STANCES ET ÉPISTRES.

POÉSIES DIVERSES

DE

MATH. DE MONTEREÜL.

REMONTRANCES A UNE JEUNE DEMOISELLE, QUI N'A PLUS NY PÈRE NY MÈRE.

STANCES.

PUISQUE nous sommes seuls, il faut que je vous die
Que depuis quinze jours je cherche à vous parler,
A ne vous rien dissimuler
Vous menez une estrange vie :
Mais, jeune Philis, entre nous,
Avecque mes conseils il ne tiendra qu'à vous
Bientost d'en commencer une autre.
Sortez, laissez-vous voir, quittez cette maison,
Partez sans dire adieu, retournez à la vostre,
Ecoutez la nature et suivez la raison.

C'est trop souffrir que vostre tante
Vous renferme soir et matin;
Je sçay que son humeur et sa vertu pédante
Veut vous voir ou quenouille ou chapelet en main :
Mais songez que cheveux, bonne grâce, beau teint,
Jeunesse, taille, gorge belle,

Chez elle tout cela n'a plus ny feu ny lieu.
Quand vous serez faite comme elle
Alors je vous diray : filez ou priez Dieu.

Vous entrez dans un âge où chaque jour augmente
Ces trésors animés que vous tenez des Cieux :
Mais que vous servira d'avoir de si beaux yeux
Si vous ne regardez jamais que vostre tante?
Hélas! que deviendront tant de souris charmants?
Ce teint brillant, ces bras, ces lèvres et ces dents,
Tout cela n'est-il fait que pour vostre famille?
Je veux vous en montrer un usage plus doux :
Sçachez, trop innocente fille,
Que tout cela n'est fait que pour quelqu'un de nous.

Que le ciel est jaloux de nos contentemens,
Et que nous payons cher un peu d'expérience!
Celle qui peut tout prendre ignore sa puissance,
Ou la connait si tard qu'il n'est déjà plus temps.
Quand la beauté se perd il vient de la prudence;
Quand on est dégoûtante on voudroit tout charmer,
Un tel aveuglement n'est-il pas déplorable?
Alors qu'on se voit plus aimable,
C'est alors qu'on sçait moins aimer.

Pour parler dignement de l'éclat de vos yeux
Un autre assurément s'en acquittera mieux,
Il dira mieux les maux dont ils vont estre cause :
Mais pour moi je vous diray bien
Que vous avez un cœur dont vous ne faites rien,
Et qu'il seroit fort bon d'en faire quelque chose.

Il ne faut que vouloir, il n'est rien plus facile;
Plustost aujourd'huy que demain :
Le cœur, comme l'argent, est un meuble inutile
Quand il ne change pas de main.

Rennes est de toutes les villes
Celle où le Dieu d'Amour est le plus triomphant;
Toutes dès quatorze ans y font les grandes filles,
Et vous seule après seize y vivez en enfant.

Vous devriez rougir, au bel âge où vous estes,
De tant de mauvais jours que vous avez passés:
Les autres vous font honte, elles sont trop coquettes,
Et vous ne l'estes pas assez.

Il est temps désormais de rentrer en vous-mesme,
D'avoir plus de conduite et de vous corriger;
Vostre tante a passé, vous passerez de mesme,
La belle vie est courte, il la faut ménager.

Vous vous verrez bientost à l'âge de vingt ans,
Et vous n'aurez plus en ce temps
Un seul de vos jours qui n'emporte
Quelque peu de la fleur de vos jeunes beautés:
Employés ou perdus, n'importe,
Ils ne laisseront pas de vous estre comptés.

Dans tout ce que je viens de dire
Ne vous figurez pas que je prétende à rien;
Depuis la mort d'Iris tout le monde sçait bien
Que je ne songe plus à l'amoureux empire;
Mais j'ay cru, comme vieux garçon,
Vous devoir ce mot de leçon,
Quelqu'autre, plus heureux, s'en servira peut-estre:
J'ay formé vostre esprit, il aura vostre cœur;
Je vous ay parlé comme un Maistre,
Il sera vostre Serviteur.

POUR UNE DAME QUI SÇAVOIT PEINDRE.

STANCES.

Belle Iris dont les yeux rendent les miens contents,
Dont l'adorable main fait naistre le Printemps,
Flore ne t'est point comparable;
Sa Saison, par de dures lois,
Et par un sort peu favorable,
Ne dure jamais que trois mois;
Mais le Printemps qui naist de ta main sans seconde
Ne doit trouver sa fin que dans la fin du monde.

Ces fleurs dont ce parterre est bordé tout autour,
Ces Roses et ces Lys trouvent un mesme jour
Et le trépas et la naissance;
Mais les fleurs que produit ta main
Ne sentent point la violence
Qu'apporte ce sort inhumain;
Et le temps dont le cours gaste les belles choses
Respectera toujours et tes lys et tes roses.

Sur ce bois animé par ton sçavant pinceau,
Ta main qui ne fait rien que d'aimable et de beau,
A sçeu tracer des fleurs si belles
Que le plus adroit des humains,
Les prenant pour des naturelles,
Y pourroit bien jeter les mains;
Et que l'art qui paroist en ta belle peinture
Pourroit mesme tromper les yeux de la nature.

Belle Iris, il est vray, je demeure enchanté,
Voyant en ce tableau qu'une froide beauté,
Insensible aux traits de la flamme,
Fait pousser des fruits et des fleurs;
Qu'elle les habille d'une Ame
De mille diverses couleurs;
Et qu'une main de neige en mesme temps nous donne
Les bouquets du Printemps et les fruits de l'Automne.

A MADEMOISELLE ***

VERS IMITÉS D'HORACE.

Oui, c'est fort rârement qu'il s'offre une matière
A montrer d'un esprit la beauté toute entière.
Suivant l'occasion il plaist ou plus ou moins,
Et paroist fort ou foible aux yeux de ses témoins.
Le Peuple lit des yeux et ne voit que l'écorce,
Par le sujet des vers il juge de leur force,
Et croit sur une mort, une haine, une amour,
Que qui brille une fois doit briller chaque jour.
Comme à saint Jean de Luz vous approuviez ma flamme,
En échauffant mon cœur vous éclairiez mon âme;
Et j'empruntois alors pour vous écrire mieux
Le feu de mon esprit de celuy de vos yeux.
En ce temps vostre humeur n'estoit pas si cruelle,
Elle flattoit la mienne et la rendoit plus belle;
Je vous écrivis donc et ma lettre vous plût,
Et, sans vanité mesme, à quiconque la lut.
Toute autre après cela vous paroist peu galante,
Tout ce qui vous plaist moins remplit mal vostre attente
Vous voulez mesme style à toute heure, en tous lieux,
Vous n'examinez point si lors je pouvois mieux.
Ma foy, quand un ouvrage a passé l'ordinaire,
Si l'on ne veut déchoir il ne faut plus rien faire;
Et quand nostre génie a poussé ces grands coups
Il ne produit plus rien qu'on ne trouve au-dessous.
Si bien que pour laisser de moi quelque mémoire
Le silence tout seul doit conserver ma gloire.
Que dis-je? il n'est plus temps, on me croit sans esprit,
Hélas! pour mon honneur je n'ay que trop écrit.

STANCES DURANT LA GUERRE CIVILE.

Toute la France a beau se plaindre et désirer
Que la guerre finisse et qu'on quitte les armes,
En l'état misérable où m'ont réduit vos charmes,
Il ne faut que cela pour me désespérer.

En retardant la paix c'est ma mort qu'on retarde,
Cette ville à mes yeux n'aura plus rien de doux;
Vostre père importun n'ira plus à la garde,
Et moy, belle Philis, je n'iray plus chez vous.

C'estoit bien en effet, pour contenter mes yeux
Que dans vostre balcon je vous demandois place;
Mais vous seule, Philis, me rendiez curieux,
Non le Bourgeois armé qui passe et qui repasse.

Quand on a veu deux fois défiler dans la rue
Des gens et des chevaux, on en est bientost las;
Mais vous lorsqu'en un jour cent fois je vous ai vue
Je songe que demain je ne vous verray pas.

Cette peur et ce soin m'occupe à tout moment,
Je crains plus que la mort que ce trouble s'appaise:
Si la Reine s'accorde avec le Parlement,
Je ne pourray, Philis, vous parler à mon aise.

A présent quand je suis auprès de vos tisons,
Au seul bruit d'un tambour on court à la fenestre;
Vos servantes, vos sœurs, tout vient à disparoistre,
Et l'on n'écoute plus ce que nous nous disons.

Accuse qui voudra mon cœur de barbarie
De pouvoir sans pitié voir tant de malheureux,
L'Amour ne reconnoist ny parents ny patrie:
Je ne suis point cruel, mais je suis amoureux.

Qu'on pille dans les champs les maisons de ma mère,
Et que tous ses fermiers ne luy payent plus rien,
Que m'importe cela? Philis, laissons-les faire,
Pourvu que vous m'aimiez je n'ay que trop de bien.

Qu'on prenne nos convois, qu'on manque de farine,
Que le pain, hors de prix, augmente chaque jour;
Ce n'est pas mon soucy, je crains peu la famine,
Je sçay bien que mon sort est de mourir d'amour.

Qu'on suive leur party, que l'on quitte le nôtre,
Que le Prince et Paris soient tous deux pour le Roy,
Je me soucie autant de l'un comme de l'autre,
Et ne suis proprement que pour vous et pour moy.

Puisse donc Saint-Germain vaincre ou ne vaincre pas,
L'Archiduc nous aider ou nous estre contraire,
Vous toujours me souffrir, moy vous voir et vousplaire,
Et ne songer jamais qu'à vos divins appas.

A MADAME ***

APRÈS UNE DESCENTE DES ANGLOIS SUR LES COTES DE BRETAGNE.

STANCES.

Hélas! de quoy me sert qu'en toute cette terre
Un doux repos se voye affermy désormais,
Si tous estant ravis de n'avoir point de guerre
Je puis dire moy seul que je n'ay point de paix.

Pendant que cette paix règne en toute la ville
Mon esprit est troublé des maux que je ressens;
J'entretiens en moi-mesme une guerre civile,
Et toujours ma raison combat contre mes sens.

Le désespoir, l'amour, la crainte, l'espérance,
Exercent sur mon cœur un tyrannique effort,
Et pour comble d'ennuy, parmy leur violence,
Le désespoir toujours demeure le plus fort.

Sous prétexte d'aller où ma charge m'appelle
Je serois dans Dinan, s'il estoit assiégé.
O Dieux! que cette guerre à mes yeux seroit belle,
Et qu'en vous y voyant je serois soulagé!

Ma puissance en ce lieu se verroit sans seconde,
Je serois absolu dans mon gouvernement;
Dessous vous je verrois obéir tout le monde,
Et je ne dépendrois que de vous seulement.

Que j'aurois de plaisir de voir que pour les autres
Tous mes commandements seroient autant de Lois,
Et que l'amour pourtant me soumettant aux vostres
Vous auriez en mon cœur tous les cœurs à la fois.

Vous seriez le seul but de toutes nos batailles,
Vous seule animeriez les efforts de mes coups,
Et mes soldats rangés autour de nos murailles
Pensant servir le Roy, serviroient dessous vous.

Cette bouillante ardeur que je ferois paroistre,
Mon adresse aux combats, ma force et mon pouvoir,
Seroient pour ma Maitresse ainsi que pour mon Maistre,
Et je ferois l'amour en faisant mon devoir.

Parmy tant de tumulte et tant d'inquiétudes
Je goûterois chez vous tous les biens de la Cour;
Chez vous j'allégerois mes tourmens les plus rudes,
Et les travaux de Mars par les plaisirs d'Amour.

Mais tout cela n'est point, je suis loin de vos charmes,
Je forge un bien en l'air pour nourrir ma douleur;
Tout est dans le repos, ce sont fausses alarmes,
Et la guerre n'est plus si ce n'est en mon cœur.

Je rêve, j'extravague, et mon âme insensée
Par un songe adoucit ce triste éloignement.
Adieu vous régnerez toujours dans ma pensée,
Trop heureux si je suis dans la vostre un moment.

ÉPISTRE A UN RIVAL.

STANCES.

Aimable concurrent, enfin je vous en prie,
Ne nous querellons plus, soyons bien vous et moy;
Vos mérites m'ont pris, trève de raillerie,
Il faut que vous m'aimiez ou vous direz pourquoy.

Bien que pour mesme objet, mesme feu me consomme,
Je n'eus jamais dessein de vous faire du mal;
Je vous aimois toujours comme un fort honnête homme
Quand je vous haïssois comme estant mon Rival.

Quoy! parce que Philis nous tient sous son empire,
Nous nous amuserions sans cesse à disputer?
Nos haines jusqu'ici n'ont servy qu'à nous nuire,
Peut-estre nostre accord nous pourra profiter.

C'est là le seul moyen d'adoucir nos tourmens,
Sinon de nos malheurs nous nous rendrons coupables:
Deux amis comme nous, sans doute, sont capables
De trouver du remède aux maux de deux Amans.

Les beaux yeux de Philis nous sont peu favorables;
Puisque ces deux tyrans nous sont si rigoureux,
Puisque dans nostre amour nous sommes misérables,
Peut-estre en amitié serons-nous plus heureux.

Pourveu que de ma part, pourveu que de la vostre,
Nous ne rompions jamais cette douce union,
Philis, par ses faveurs, à l'un plustost qu'à l'autre,
Ne causera jamais nostre division.

De l'air dont elle vit je crois qu'assurément
Nous n'aurons pas sujet de nous porter envie,
Et qu'au bout de dix ans quand nous l'aurons servie
Elle nous payera tous deux également.

Prenez donc ma parole et donnez moi la vostre,
Sans que pas un s'en mêle aimons-nous pour jamais;
Que chacun de nous deux se doive l'un à l'autre,
Et seuls ayons l'honneur d'avoir fait nostre paix.

Tâchons de nous guérir, unissons-nous contr'elle,
Essayons d'y trouver quelques petits défauts;
Redisons-nous souvent: l'ingrate, la cruelle,
Mérite-t-elle assez pour causer tant de maux?

N'est-ce point cet éclat que la richesse donne,
Ses meubles, ses habits qui nous ont sceu charmer?
Tout ce qu'elle a d'appas est-il en sa personne,
Et seule, sans cela, se ferait-elle aimer?

Hélas! cette raison n'est pas considérable,
Je ne sçache plus rien qui nous peut secourir,
Dessous un toit de chaume elle seroit aimable:
Aimons-nous pour nous plaindre et non pour nous guérir.

Non, non, j'ay fait cent fois cet inutile effort,
Je perds de m'en sauver le pouvoir et l'envie;
Et si de vostre part vous l'aimez aussi fort
Nous en avons tous deux pour toute nostre vie.

Ma foi, je ne sçay plus ce que je pourrois faire,
Où trouver un moyen qui pût m'en dégager,
Quand tout ce qu'elle fait vient me désobliger,
L'air dont elle le fait ne sçauroit me déplaire.

Je songe à ses dédains afin de la quitter,
Mais ces moyens pour moy sont d'inutiles armes;

Et l'amour qui se plait à me persécuter,
Mesme de ses mépris sçait faire un de ses charmes.

Aimant un autre objet j'avois espoir que l'age
En effaçant son teint viendroit à mon secours;
Mais près d'elle je perds ce dernier avantage,
Elle a cent agréments qui dureront toujours.

Le moyen que le temps put m'en faire raison,
Qu'il me put affranchir de cette tyrannie?
Quand sa beauté voudra luy fausser compagnie,
Son esprit luy demeure et tiendra toujours bon.

Demeurons-en donc là, puisque rien n'est capable
De nous pouvoir guérir, consolons-nous tous deux:
Comme pour nous Philis sera toujours aimable,
Soyons toujours amis et toujours amoureux.

A IRIS.

STANCES EN VERS IRRÉGULIERS.

Pour guérir ma langueur, pour me sauver la vie,
Voyez à quoy vous vous tenez:
Après tant de refus contentez mon envie.
Je croiray tout de bon que vous m'abandonnez,
Si vous laissez toujours vos faveurs imparfaites,
Et si vous craignez plus, quand vous vous obstinez,
La contrainte que vous vous faites
Que la mort que vous me donnez.

Quittez enfin, quittez en faveur de ma foy,
Cette répugnance importune,
Portez jusques au bout ma gloire et ma fortune.
Vous avez déjà fait tant de choses pour moi:
Si vous m'aimez, Iris, autant que je le croi,
Vous en ferez bien encore une.

Songez un peu combien il vous doit estre doux
De rendre mon âme contente :
Vous ferez, en faisant ce que je veux de vous,
Beaucoup pour une fille et peu pour une amante.
Vous estes fille, Iris, vous le serez toujours,
Dans toutes vos faveurs et dans tous mes amours.

Ne craignez point du tout que mon ardeur m'emporte,
La peur de vous perdre est trop forte,
Pour vous, emportez-vous à ce qu'il vous plaira,
Jamais ni vous ni moi n'en serons misérables :
Au fort de mes plaisirs, aussitost qu'il faudra,
Mon transport finira,
Et les prendrai moins grands pour les rendre dûrables.

Entre deux vrais Amans, pour estre bienheureux,
Un plaisir achevé n'est jamais nécessaire ;
Ayez-le entier vous seule et nous l'aurons tous deux.
Oui, si tost que j'aurai connu dans vos beaux yeux
Que vous aurez tout fait ce que vous pouvez faire
J'aurai fait tout ce que je veux.

STANCES.

Je ne l'eusse pas crû, mais je m'en aperçois,
Ce quartier m'est fatal depuis que j'y demeure ;
Il m'estoit assez doux de vous voir quelquefois,
Mais il ne m'est pas sain de vous voir à toute heure.

Je n'en sçay pas fort bien la cause,
Mais j'ay déjà pour vous un peu trop d'amitié ;
Et j'aurois peur enfin d'avoir quelqu'autre chose
Qui me feroit du mal, sans vous faire pitié.

Madame, entre nous deux, ce jour-ci n'est pas vostre,
Je veux vous aller voir, mais ce n'est que demain ;

Aujourd'huy j'en vais voir une autre,
Laissez-moi passer mon chemin.

Vous me faites en vain tous les jours les yeux doux,
Vous me louez partout ; je vois vostre finesse :
Vous voulez seulement m'oster à ma Maistresse,
Et vous ne voulez pas que je me donne à vous.

Vous me connoissez bien, j'ay de la vanité,
Mais je ne prendray point le change :
Ce seroit acheter trop cher vostre louange,
S'il la falloit payer d'une infidélité.

Je sens pour un objet du quartier où nous sommes
Un mal qui n'est pas prest d'estre si-tost guéry ;
Sans vous dire son nom n'arrestez point les hommes
Qui vont par vostre cour à l'hôtel de Givry.

Cessez sur ce point là de faire tant la fine :
Quand le commandement divin
Vous défend d'envier ce qu'a vostre voisin,
Vous sçavez qu'il comprend aussi vostre voisine.

Peut-estre espérez-vous, parce qu'elle est cruelle,
Que je la changeray, sans beaucoup m'affliger :
Mais une aimable femme a beau désobliger
Sa grâce et ses attraits font endurer tout d'elle.

J'aime mieux ses refus que vostre indifférence,
Car encore qu'un *non* semble toujours égal,
Je mets fort grande différence
Entre le dire bien ou mal.

Vous me le diriez bien tout aussi souvent qu'elle,
Mais me le diriez-vous tout aussi doucement ?
Et ne feriez-vous pas, en faisant la cruelle,
Un ennemi de vostre Amant ?

Pour elle, elle est ingrate et fière,
Mais tout cela sans rebuter :
On enrage contr'elle, on se met en colère,
Mais on ne sçauroit la quitter.

De temps en temps j'essaye à devenir rebelle
Pour me donner à vous, mais enfin je ne puis ;
Je languirois chez vous, je languis auprès d'elle,
Et malheur pour malheur je m'en tiens où je suis.

Comme elle vous avez de l'esprit et des yeux,
Le teint beau, du mérite, enfin tout ce qu'on aime ;
Elle me traite mal, vous en feriez de mesme,
Et quand on veut changer il faut changer en mieux.

LE JALOUX SANS SUJET.

STANCES.

Je ne le puis nier, vostre façon de faire
Me donne chaque jour sujet d'estre jaloux ;
Je fais tous mes efforts pour ne plaire qu'à vous,
Et j'en connois plus d'un à qui vous voulez plaire.

En vain vous prétendez captiver tant de monde,
Vous partagez en vain finement vos faveurs ;
Je ne souffriray point que vous ayez deux cœurs,
Et je vous aime assez sans que l'on me seconde.

Vous estes dès-longtemps fort seûre de ma foy,
Je suis bien éloigné d'estre seûr de la vostre :
Je voy bien qu'avec moy vous vous moquez d'un autre,
Mais peut-estre avec luy vous moquez-vous de moy.

La confidence, Iris, entre vous est extrême,
Vous luy parlez tout bas, à toute heure, en tous lieux ;

Enfin vous le voyez avec les mesmes yeux
Dont, dans tous mes transports, vous me voyez moy-mesme.
Remettez à Paris à me causer l'ombrage
Que vous cacherez mieux que dans St.-Jean de Luz;
Dites-luy qu'il attende et ne vous piquez plus
D'estre aux yeux de la Cour coquette de village.

Excusez mon inquiétude,
Ayez pitié d'un malheureux :
Je vous trouverois assez prude,
Si je n'estois trop amoureux.

ÉPISTRE.

Moy qui n'ai jamais pu t'écrire
Jusques à ce jour qu'en riant,
Sçachant bien que tu n'es friant
Que des choses qui te font rire;
Faut-il que, pour tout compliment,
Je te confesse tristement
Que l'amour me tient sous sa patte,
Qu'il commence à me maltraiter,
Et, quelque espoir dont je me flatte,
Qu'il n'est pas prest de me quitter?

Moy qui d'une âme dédupée
De tous les charmes amoureux,
Me défendant des plus beaux yeux,
Me fit tout blanc de mon épée;
Moy de qui le plus grand désir
Estoit d'en conter à plaisir
A celles qui vouloient m'entendre,
Je me suis (maudit soit le sort!)
Si vilainement laissé prendre
Que j'en ay pour jusqu'à ma mort.

Quoi donc ! j'aurai passé pour dupe,
Moi qui d'ordinaire en trois jours
Prétendois par mes beaux discours
Voir la doublure d'une jupe!
Certes, je suis bien maladroit
De m'adresser en un endroit
Où la vertu se voit si forte :
Hélas ! que je suis aveuglé !
Je pense, ou le Diable m'emporte,
Que ses yeux m'ont ensorcelé.

Moy qui raillois si bien la flamme
De ces pauvres Amans rêveurs,
Moy qui demandois des faveurs
Le jour que je donnois mon âme;
A présent je suis maltraité
D'une qui tient ma liberté :
Cependant auprès d'elle encore
Je m'amuse à me refroidir,
Et je n'ose, tant je l'adore,
La planter-là pour reverdir.

Mais n'importe, elle a ma franchise,
Mes vœux, ma constance et ma foy;
Qu'elle me chasse de chez soy,
Et me dédaigne et me méprise;
Tous ses refus sont si plaisans,
Ses mots railleurs et méprisans
M'ont sceu charmer de telle sorte,
Que mille inutiles soupirs,
Poussés sur le pas de sa porte,
Font aujourd'huy tous mes plaisirs.

Aussi qui pourroit devant elle
S'empêcher d'avoir de l'amour?
Il me souvient encor du jour
Qu'au bal je la trouvai si belle :

Sa plume, ses gants et ses nœuds
Empruntoient leur feu de ses yeux,
Elle embrasoit toutes les âmes;
Et j'eusse pu croire, à bon droit,
Que tout en elle estoit de flammes
Si son cœur n'eût esté si froid.

Quand je n'ai qu'une simple estime,
Quand mon cœur n'est pas bien épris,
C'est pour envoyer à Paris
Que je fais ma prose et ma rime;
Mais dans ce bal je fis des vers
Que personne dans l'univers
N'a jamais veus que cette Belle:
Elle les leut avec plaisir,
Mais elle feignit, la cruelle,
De n'entendre pas mon désir.

Depuis j'ai tâché de lui dire
Mon mal par tant d'autres beaux vers
Qu'il n'est aveugle en l'univers
Qui ne fut ravy de les lire;
Mes vers seuls, en amant discret,
Ont parlé du tourment secret
Que je sens au fond de mon âme,
Mais ils ont toujours eu l'affront
De la trouver sourde à ma flamme
Comme une masette à *l'Epron*.

Mes efforts n'y font rien qui vaille!
Que maudite soit sa vertu!
Je ressemble à Cogne-Festu,
J'avance moins plus je travaille;
Dans Lyon, Marseille, Avignon,
J'ai toujours fait le Compagnon,
Et dans cette vilaine ville
Où j'ai perdu ma liberté,

La Sotte aussi bien que l'Habile,
Joint la sagesse à la beauté.

Les Dames y sont fort cruelles,
J'entends pour celles du bel air,
Car des autres, loin d'en parler,
Je n'ai nul commerce avec elles;
Si leurs souliers ne sont brodés,
Leurs habits d'argent tout bordés,
Si cela ne sent la dépense,
Je penserois m'estre moqué
De leur faire une révérence
De l'épaisseur d'un sol marqué.

Je crois que je suis d'une race
Fertile en gens pécunieux,
Et que parmi tous mes ayeux
Pas un n'a porté la besace.
Encor que mon père ait du bien,
Je gagerois que ce n'est rien
Au prix de ceux dont il tient l'être;
Sans doute ils le portoient plus haut,
Et moi je sens bien que, peut-estre,
J'ay le cœur plus grand qu'il ne faut.

Soit cela, soit quelqu'autre cause,
J'aime assez naturellement
Ceux qui vivent splendidement,
Et qui passent pour quelque chose;
J'aime le mérite en tout lieu,
Je l'aimerois dans l'Hostel-Dieu
Et sous le portail d'une Eglise:
Mais c'est un de mes grands défauts,
Surtout je l'estime et le prise
Quand on le traîne à six chevaux.

Celle que j'adore en a quatre,
Mais si beaux, si grands, si fougueux,

Que six autres tirent moins qu'eux
Et valent moins, sans rien rabattre;
Surtout le jour qu'ils sont tondus,
Ils font si fort les entendus
Que leur allure sans seconde,
Leur port hautain et leur fierté
Semble crier à tout le monde :
Place! nous traînons la Beauté!

Elle en a grand besoin, la Belle,
De chevaux si grands et si forts,
Car elle ne va point dehors
Sans mener grand train avec elle :
Les jeux, les ris et les appas
La suivent partout pas-à-pas,
La grâce en tous lieux l'accompagne,
Et mesme, elle mène toujours
En ville, comme à la campagne,
A sa suite tous les Amours.

Jugez si pour tout ce bagage,
Quand on veut marcher promptement,
Et qu'on sort ordinairement,
Il faut avoir bon attelage?
Je n'ai pas encore compté
Mon cœur, ma foy, ma liberté,
Bien qu'ils soient de son équipage,
Car le tout, étant rassemblé,
Est si léger et si volage
Qu'il pèse moins qu'un grain de blé.

Mais j'ay beau tacher de t'écrire
Les maux que je souffre en riant,
Sçachant bien que tu n'es friant
Que des choses qui te font rire;
Il n'est que trop vrai, cher Ami,
Je ne suis point pris à demi,

J'essaye en vain d'estre infidèle :
Je fais un inutile effort,
Je le sens bien, j'en ay dans l'aile
Et j'en tiens pour jusqu'à ma mort.

STANCES A M.elle DE BEAUCÉ,

AGÉE DE DIX ANS.

Lorsqu'un de vos Amants vous nomme sa maistresse
Ne vous défendez point dessus vostre jeunesse,
Il n'est point de mortel qui tienne contre vous ;
Vos timides regards éblouissent les nostres,
Et tel a résisté mille fois à cent autres
Qui ne pourroit pourtant résister à leurs coups.

Ne vous figurez pas que dans l'âge où vous estes,
Pour feindre d'ignorer les meurtres que vous faites,
Un cœur en sente moins les traits qu'il en reçoit ;
Ne vous excusez point dessus vostre innocence,
Ceux que l'on a tués, mesme sans qu'on y pense,
Sont tout aussi bien morts que si l'on y pensoit.

Vos yeux, mal assurés, ne viennent que de naître,
Leurs rayons tout tremblans à peine osent paroistre,
Et déjà cent amans s'en trouvent enflammés ;
Ces deux jeunes Soleils sont en leur matinée,
Et s'ils ont tant d'ardeur commençant leur journée,
Quand leur midi viendra nous serons consumés.

Avant que leur pouvoir ait le temps de s'accroistre
Vostre père devroit vous mettre dans un Cloistre,
Il sauveroit tous ceux que vous ferez mourir ;
La ville attend de lui cet acte de justice :
Il en est Sénéchal, il y fait la police,
Et s'il vous laisse au monde il la laisse périr.

ÉPISTRE A PHILIS.

L'Adresse.

Ma Lettre volez vers Philis
Pour qui toujours mon cœur soupire,
Allez baiser ses mains de Lys;
Mais ne prétendez pas qu'elle songe à m'écrire.
Les plus heureux mortels qui soient sous son empire
N'oseroient espérer un traitement si doux :
Pourveu que seulement elle daigne vous lire
Vous n'estes pas trop mal; allez, contentez-vous.

La Lettre.

Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse,
Tant Noël est crié, qu'il vient.
Je vous le disois bien, la fièvre me menace,
Elle viendra devant que la semaine passe:
Je suis Prophète, elle vient.

La cruelle qu'elle est, jalouse du beau feu
Qu'allume dans mon cœur votre œil incomparable,
Voyant qu'il se plaçoit fièrement au milieu,
A voulu mettre en mesme lieu
Son feu noir et chagrin : mais je me donne au Diable,
Si mon vieux médecin a quelque soin de moy,
Avant qu'il y prenne racine,
Je prendray si souvent juleps et médecine
Qu'il faudra qu'il déloge ou qu'il dise pourquoy.

Je crois que toutefois nous aurons peu de peine,
Tout de luy-mesme il s'en ira,
Ou le vostre l'étouffera
Avant la fin de la semaine :
Je connois ses effets et quel est son pouvoir,
Car puisque dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,

Vostre beauté, Philis, n'eût jamais de seconde,
La flamme qu'elle allume en voudroit-elle avoir ?

Si j'aperçois pourtant que cette maladie
Vous oste tant soit peu de vostre cruauté,
Je ne souffriray pas que l'on y remédie ;
Et, quoyque mon valet en die,
Je contremanderay Monsieur du Clos-Vouté :
C'est un médecin mal monté
Fraichement arrivé de Basse-Normandie,
Et qui n'est ny Docteur ny de la Faculté.
L'occasion pour vous me paroist assez belle,
Vous ferez en cela d'une pierre deux coups :
Vous cesserez d'estre cruelle
Et vous m'épargnerez au moins quarante sous.

Mais las! qu'en vain je me propose
Que vous ayez tant de bonté!
En ce monde il n'est point de chose
Qui vous plaise si fort comme la cruauté.
Elle vous suit partout et ne vous abandonne
Non plus que l'ombre la personne;
En elle vous mettez toute vostre amitié,
Et croy qu'on tireroit plutost (Dieu me pardonne)
De l'huile d'un caillou que de vous la pitié.

Mais que direz-vous si j'accorde
Vostre maudite humeur et la compassion;
Si je trouve l'invention,
Sans que le plus critique y morde,
Que vous ayez pour moy quelque miséricorde,
Sans qu'en rien vostre honneur y reçoive d'échec,
Sans seulement toucher à cette grosse corde
Et sans que l'envieux en puisse ouvrir le bec?

Je manderay partout que je suis fort malade,
Quoy que je ne le sois qu'assez honnestement :

Mais ceux qui me verront, à mon teint blême et fade,
Le croiront fort facilement.
Ce bruit ira bientost jusqu'à vostre ruelle,
Mes amis vous visiteront,
Et sortant de chez moy sans doute ils vous diront,
Pensant vous dire une nouvelle :
Enfin Tircis en a dans l'aisle ;
Nous venons de le voir, il est dedans son lit,
Il vaudroit beaucoup mieux que ce fut dans un autre,
(Quand ce seroit mesme le vostre)
Et nous avons bien vu, quelque mine qu'il fit,
Quoy qu'il se contraignit à faire bon visage,
Qu'il est en mauvais équipage,
Si son mal est au point que son médecin dit.
J'auray pour cet effet gagné le Personnage,
Qui, ne vous en déplaise, est assez indigent,
Qui pour panser sa mule et faire son potage
N'a qu'un cuistre Manceau, sans casaque et sans gage,
Et que l'on peut corrompre avecque peu d'argent.

Après cela, Philis, aurez-vous rien à craindre?
Pourrez-vous pas, en liberté,
Avoir pour ma misère un peu de charité?
Si le désir vous prend quelquefois de me plaindre
En ferez-vous difficulté?
Parlons-en avec vérité :
Quand mesme l'on diroit, partout le voisinage,
Une telle d'un tel plaint un peu la langueur,
Entendra-t-on parler d'amour et de servage
Et du mal que pour vous je sens dedans le cœur,
Depuis le jour fatal que vostre doux visage
Sceut si facilement s'en rendre le vainqueur?
Vous voyez que non, et je gage
Que tous vos bons amis croiront qu'assurément,
Quand j'auray tant soit peu fléchi vostre courage,
Que c'est comme malade et non pas comme Amant.

Mais hélas! que ma fourbe est vaine!
D'un sujet si grossier c'est inutilement
Que j'attends du soulagement.
Je croy bien que je perds et mon temps et ma peine.
Ah! Philis, vous parler d'estre moins inhumaine
C'est vous parler haut allemand.
La mort de vos amants fait toute vostre joie,
Mon discours près de vous passera pour chanson,
Et vous feriez plutost de la fausse monnoye
Que d'avoir pitié d'un garçon.

Hé bien donc, puisqu'il faut perdre toute espérance,
Je m'y trouve tout résolu,
Et vous me voyez prest à suivre l'ordonnance
De vostre pouvoir absolu.
Seulement je demande, avant que je trépasse,
De vous une petite grâce,
Après, sans murmurer, je quitteray le jour;
Ne désavouez pas vos yeux de leur victoire,
Ostez à ma fièvre une gloire
Que l'on ne doit qu'à mon Amour,
Et permettez que ceux qui de ma triste histoire
Voudront avoir quelque mémoire,
Passant, sur mon tombeau, puissent lire à l'entour :

Le malheureux Tircis ici dessous repose,
Lequel à vingt-cinq ans a veu finir son sort.
Si tu plains son trépas, Passant, c'est bien à tort;
Il eust une trop belle cause :
Les beaux yeux de Philis lui donnèrent la mort.

STANCES.

Que ma visite m'est cruelle,
Et qu'en ce premier soir je pris pour vous d'amour!
M'étois-je de vos yeux gardé durant le jour
Pour me venir après brûler à la chandelle?

Dites-moy, je vous prie, est-ce vostre ordinaire,
Quand quelqu'un vient vous voir pour la première fois
De le rendre amoureux et le mettre aux abois ?
Cette civilité n'estoit pas nécessaire.

Un innocent dessein chez vous m'avoit conduit,
Et vostre cruauté ne peut avoir d'excuse :
Quoy donc, belle Philis, est-ce ainsi qu'on en use ?
Assassiner un homme, et chez vous, et de nuit!

Vous me demandiez tant la cause de ces larmes
Que vous vistes tomber malgré moy de mes yeux ;
Je regrettois mon cœur captivé par vos charmes
Et feignoit d'autres maux pour vous abuser mieux.

Mais vous le sçaviez bien, et vostre belle humeur
Se railloit sans pitié de moy dans ma disgrâce,
Et vous me veniez dire encor d'un ton moqueur
Qu'à pleurer j'avois bonne grâce.

Ah! je ne doute pas que vostre âme maligne,
Faisant de ma douleur son divertissement,
N'ait trouvé qu'à pleurer j'avois si bonne mine
Que vous me laisserez pleurer incessamment.

Hélas! chez vostre sœur la veille de ma prise
J'avois si bien de vous défendu ma raison !
Moy-mesme falloit-il vous porter ma franchise
Et prouver que chacun est maître en sa maison ?

Vous y fûtes maîtresse, et dès lors je suis vostre,
A vos seconds regards mon cœur fut retenu,
Mon bonjour fut très-libre et mon adieu bien autre,
Et je n'en sortis pas comme j'estois venu.

Mais au moins de l'amour que vous avez fait naistre
Faites que vostre sœur ne sçache jamais rien,
Et moy, de mon costé, je luy feray paraistre
Que de vous deux c'est elle à qui je veux du bien.

Pour de bonnes raisons et de grande importance,
Rendez sur ce point seul mes désirs satisfaits :
Elle n'aura que l'apparence
Et vous, vous aurez les effets.

Je feindray de languir sans cesse à ses genoux,
Je lui diray cent fois qu'elle est une cruelle,
Et cent mille soupirs seront poussés vers elle,
Que mon cœur toutefois n'adressera qu'à vous.

Si c'estoit un présent qui souffrit le partage,
Et si quelqu'un pouvoit vous aimer à moitié,
Elle auroit part au cœur que ma foy vous engage
Et j'aurois pour vous deux une égale amitié.

Mais vous seule, Philis, avez causé ma flamme,
Et chez elle et chez vous, quand je vous iray voir,
Lisez bien dans mes yeux le secret de mon âme
Et distingnez l'amour d'avecque le devoir.

STANCES

A UNE DAME CHEZ QUI IL DEMEUROIT.

Quoy! pour le peu de temps que mes yeux vous ont veue,
J'emporte en mon pays un amour qui me tue!
Sitost que l'on vous voit il vous faut donc aimer ?
Ah! c'est payer bien cher huit ou dix jours de gîte!
Il n'estoit pas besoin de m'en venir si vite
Ny d'accourir icy pour me faire assommer.

Vos yeux ont déjà fait une si longue histoire
De blessés et de morts qu'on ne la pourra croire,
On la fera passer pour roman, sur ma foy;
Donnez-moy donc quartier, trève de vos conquestes :
Vous devez n'attaquer que des illustres testes,
Je ne mérite pas que vous songiez à moy.

Je vous laisse à penser quelle seroit la honte
Que vos beaux yeux auroient quand on feroit le conte
Qu'ils se sont abaissés jusqu'à finir mon sort ?
Mon trépas doit venir d'une moins belle cause :
Pour un si beau destin je suis trop peu de chose,
Croyez-moy, dédaignez de me donner la mort.

Mais quand cette raison vous sembleroit petite,
Quand ma mort vous plairoit, quand j'aurois du mérite
Assez pour augmenter le renom de vos coups;
Sçachez que vous pourriez faire un meurtre inutile :
Vous ne me verrez point mourir en cette ville,
Et peu de gens sçauront que je suis mort pour vous.

Philis, une autre fois, prenez mieux vos mesures,
Je suis homme à traîner deux mois de vos blessures;
D'estre icy ce temps-là, je n'ay pas le loisir.
Je retourne à Paris; ainsi dans leur victoire
Quand vos yeux de ma mort pourroient avoir la gloire,
Je me trompe bien fort s'ils en ont le plaisir.

STANCES

POUR MADAME LA SÉNÉCHALE DE RENNES.

Soit vostre Amant qui l'osera,
Je laisseray ce bonheur à quelqu'autre :
Que je vous sois tout ce qu'il vous plaira;
Pourveu, Philis, que je sois vostre.

Si quelque soupir est sorty,
Qui de mon seul respect vous rendit témoignage,
Il a dit vray : mais il en a menty,
S'il vous en a dit davantage.

Entrant dedans vostre maison
On prend mon cœur, on me pille, on me vole;

M'ayant tout pris, on me met en prison
Et l'on m'oste encor la parole!

C'est une assez sévère loy,
Mais je consens, Philis, à m'y contraindre :
On en voit peu qui sçachent comme moy
Endurer beaucoup sans se plaindre.

STANCES.

Nous aurons trop de temps pour amasser des fleurs,
Ménageons ce moment, adorable Sylvie ;
Ta Jalouse est absente et ta sœur l'a suivie,
Avant qu'elle revienne, allége mes langueurs.

Laisse-là tous ces lys, ces œillets et ces roses,
A quoy voudrois-tu t'amuser ?
Croy-moy, ce sont deux douces choses :
Tromper ta mère et nous baiser.

Ne me laisse pas davantage
A la mercy des maux que me cause l'amour,
Je suis dans ce jardin devant le point du jour,
Afin de t'attendre au passage.

Je sçay que si matin je ne t'y verray pas ;
Mais ce lieu m'est plus doux que le lit où je couche,
Et je ne puis soûler ny mes yeux ny ma bouche
De voir et de baiser les traces de tes pas.

En t'attendant icy tout charme mes esprits,
Tout me paroist avoir je ne sçay quelle grâce :
Ce petit tapis vert que nous avons fait gris,
Et cette herbe séchée aux lieux où je t'embrasse.

Ce fossé qui s'éboule à l'endroit où je passe,
Renouvelle en mon cœur un doux ressouvenir,

Et ce gazon tombé me plaît mieux qu'en sa place,
Parce que c'est par là que tu dois revenir.

Mais que mal à propos mon amour t'entretient!
Sylvie, approche-toy, que je t'en fasse excuse;
Je te pressois tantost, à présent je m'amuse,
Et je ne songe pas que ta mère revient.

STANCES.

C'est un Amant, ouvrez la porte,
Il est plein d'amour et de foy:
Que faites-vous, estes-vous morte,
Ou ne l'estes-vous que pour moy?

Si vous n'estes pas éveillée,
Je ne veux pas quitter ce lieu;
Si vous n'estes pas habillée,
Que je vous voye, et puis adieu.

Voulez-vous qu'icy je demeure
Demy-mort, tremblant et jaloux?
Hélas! s'il vous plaist que je meure,
Que ce soit au moins devant vous.

Quelqu'autre Amant remply de gloire
Me fait-il perdre icy mes pas?
Je ne sçaurois vivre et le croire
Et ne puis ne le croire pas.

Ah! vous ouvrez, belle farouche,
J'entends la clef, c'est vostre voix:
O! belle main, ô belle bouche,
Que je vous baise mille fois!

STANCES

POUR L'AMANT D'UNE DAMOISELLE, CONFIDENT D'UN RICHE VIEILLARD QUI L'AIMOIT AUSSI.

Je me meurs de tristesse absent de vos beaux yeux,
Mon cœur languit toujours lorsqu'il est loin du vostre :
Mais, Philis, j'ay si peur d'en voir venir un autre
Que je n'ose tarder plus longtemps en ces lieux.

Vostre mère a donné cette heure à mon rival,
S'il arrive, il verra comment on le partage,
Que j'ay part à son bien encor plus qu'à son mal,
Que j'ayme plus que luy, qu'on m'aime davantage.

Nous achèterons trop les plaisirs de ce jour,
Il s'apercevra bien de ma bonne fortune,
S'il connoit qu'entre nous elle n'est pas commune,
Qu'il n'a que le devoir et que j'ay tout l'amour.

Nous avons tout perdu s'il découvre aujourd'huy
Que sa seule richesse a fait tout son mérite,
Et qu'en faisant l'amour sa prudence est petite
De prendre un confident plus aimable que luy.

Languissons sans nous voir quinze jours, trois se-
Afin de tout tromper, et jalouse et jaloux : (maines,
Un moment de bonheur paye un siècle de peines,
A se voir moins souvent le plaisir est plus doux.

Partout nous goûterons des douceurs sans pareilles,
Partout nous nous dirons nos amoureux désirs ;
Les souris, les regards, les gestes, les soupirs,
Quand on s'ayme bien fort, tout cela fait merveilles.

A toute heure, en tous lieux, sans qu'on y prenne garde,
Chez vous, à table, au cours, sur la porte, en passant,
Poussons-nous, baisons-nous, et d'un œil languissant
Disons-nous : je me meurs lorsque je te regarde.

Etouffons les ardeurs de nostre âme enflammée,
Ne nous exposons point à nous perdre à crédit,
Et faisons bien mentir le proverbe qui dit
Qu'il n'est point de feu sans fumée.

L'amour n'est jamais doux, sinon lorsqu'on le cache,
Bien qu'il soit un enfant, il veut estre discret;
Il vaut mieux nous baiser seulement, en secret,
Que.... vous m'entendez bien, Philis, et qu'on le sçache.
Laissez-moy donc sortir et ne me dites plus
Que je vais chez Cloris, vous me faites injure;
Adieu, vous m'éprouvez par des soins superflus :
Si je couvre mon feu, c'est que je veux qu'il dure.

ÉPISTRE

A MADAME LA SÉNÉCHALE DE RENNES.

L'Adresse.

Ma lettre partez tout-à-l'heure,
Allez trouver l'objet qui me tient sous sa loy ;
Si vous oubliez sa demeure
Vous n'avez aussitôt qu'à dire : enseignez-moi,
S'il vous plaist, le logis de celle
Qui de toute la ville a le plus bel esprit.
Peut-estre vous pourrez vous adresser à telle
A qui cette mode nouvelle
De demander un nom fera quelque dépit :
Avecque tout cela je gagerai contre elle
Qu'elle n'oseroit pas vous avoir contredit.

La Lettre.

Je voy bien que je fais un effort inutile
Quand je veux m'affranchir du pouvoir de vos lois.
Je crus vous dire adieu pour la dernière fois
En abandonnant vostre ville :

Mais au moment où je pensois
Que de vous laisser-là fut chose fort facile,
En vérité, je m'abusois.

Oui, Madame, je vous verrai
(Malgré tous les sermens que j'ai faits du contraire)
Tout le plus tost que je pourrai;
Il n'est pas de plaisir, de femmes, ny d'affaire
Capables de m'en empêcher.
Je m'en vais donc me dépêcher
De prendre dans Paris ce qui m'est nécessaire,
Pour venir dans Rennes chercher
Ou la mort à vos pieds, ou l'honneur de vous plaire.

En attendant ce jour, mon pauvre esprit, jaloux
De tout ce qui vous voit, me rendra misérable:
Je m'imagine voir, sans cesse, à vos genoux,
Tout ce que la ville a d'aimable,
Confidents et Rivaux qui vous font les yeux doux;
Et pour vous témoigner que je suis véritable
Et que je ne songe qu'à vous,
Seule belle, seule adorable,
De ce que j'écrirai,
De ce que je dirai,
De huit jours en huit jours, je vous rendrai bon compte:
Vous verrez que je vous ferai
Maîtresse de ma vie autant que je pourrai.
Enfin je me mourrois de regret et de honte,
Si j'avois dit un mot, si j'avois fait un pas,
Que vous ne sçeussiez pas.

Doncques, pour commencer à vous conter l'histoire
De ce qui m'arriva, quand j'eus fait mes adieux,
Je me mis en litière, et triste et sérieux,
Plus que vous ne le sçauriez croire.
Je sentis aussi tost une humeur sombre et noire,
Qui me revint dans la mémoire,

Tant de fâcheuses nuits, tant de jours ennuyeux,
Que je m'en vais passer absent de vos beaux yeux.

En vain Paris, en vain Sylvie,
La Foire, Luxembourg, le Cours, la Comédie
Se voulurent mêler d'adoucir mon regret :
J'aimerois mieux languir près de vous, en secret,
Que d'avoir les plaisirs les plus grands de la vie,
Dans Paris auprès de Sylvie.

Après avoir marché jusqu'à la fin du jour,
J'arrive à *Morelon*, je descends dans la cour,
Propre, frisé, poudré, comme je pouvois estre
En venant avec vous au plus beau de mes jours,
Quand je m'efforçois de paraistre
Aimable à vos beaux yeux dans la ville de Tours,
Quand vostre grand Laquais, Gardin, me venoit dire :
Madame a dit tantost, sans rire,
Qu'elle vous laisseroit au milieu du chemin,
Si vous n'estiez poudré plus qu'hier au matin ;
Hélas ! je m'en souviens, des jours si pleins de gloire
Sont encore dans ma mémoire ;
Et vous qui les faisiez, malgré vostre rigueur,
Vous estes toujours dans mon cœur.

Descendu que je fus, l'aimable de Saint-Pré
M'honora d'un accueil tout-à-fait favorable.
Je la trouvai plus à mon gré,
Plus charmante et plus admirable,
Que je ne la trouvois cet esté dans Paris.
A peine fûmes-nous assis,
Que, sans perdre de temps : Hé bien ! Monsieur, dit-elle,
Estes-vous bien au désespoir
De vous voir séparé de celle
Qu'au milieu de l'hyver vous estiez allé voir ?
N'en faites point le fin ; j'en sçai quelque nouvelle.

Dites, la trouvez-vous encor tout aussi belle,
Aussi pleine d'appas, aussi spirituelle?
Dans le monde on en parle assez diversement :
Les uns vous tiennent infidèle,
D'autres disent qu'elle est cruelle,
Et qu'elle ne l'est pas avec vous seulement.
Avouez-le moy franchement,
Comment va tout cela? rompez-vous avec Elle,
Ou dénouez-vous seulement?

Ensuite elle parla d'une petite chose,
Qu'elle me fit conter avec beaucoup de soin :
Mais je ne juge pas qu'il soit fort grand besoin
De vous la mettre en vers, et peut estre qu'en prose,
(S'il arrive qu'un jour avecque vous je cause,
Quand nous n'aurons à porte close
Rien que vostre bon Ange et le mien pour témoin)
Je vous le redirai; mais le texte et la glose
Vous touchant de si près, en vérité, je n'ose
Vous la redire de si loin.
En attendant qu'il vous suffise
Qu'à tout je répondis justement comme il faut :
De sorte que la Dame en parut fort surprise;
Et m'entendant parler avec tant de franchise,
En pensa tomber de son haut.

Aussi qui le croiroit que vous fussiez tigresse,
Jusqu'à laisser languir trois ans à vos genoux,
Un Amant de vingt ans, qui ne manquoit d'adresse
Que parce qu'il avoit trop de respect pour vous?
Mais elle reconnut, par tant de circonstances,
Que rien n'estoit plus vray que ce que je disois,
Qu'elle me fit l'honneur de plaindre mes souffrances;
Et, relevant un peu sa voix,
Me dit par trois ou quatre fois :
Veu qu'elle a l'esprit doux, elle a l'âme bien fière!

Hélas, mon Dieu! pauvre garçon!
Elle me dit ces mots et d'un air et d'un ton
Qui marquoient qu'à son gré vous étiez trop sévère,
Et que son noble cœur, sensible à ma misère,
N'en eût peut-estre pas usé de la façon.

Elle parut fort estonnée
Qu'un homme put servir si longtemps et pour rien,
Ne parla d'autre chose en toute la journée,
Voulut savoir quand et combien :
Mais elle l'eût esté sans doute davantage
Si j'eusse dit sur moy quel est vostre avantage,
Quelle est vostre rigueur, quel malheur est le mien.
Puisqu'un si rude apprentissage
Ne m'a rendu ny plus fin ny plus sage,
Et qu'à présent que j'ay plus d'âge,
A ce mesme prix-là je vous sers encor bien;
Que vainement, cent fois, j'ay cherché le moyen
De sortir de mon esclavage,
Elle n'en eût rien crû, je gage;
Car c'est un procédé qui n'est pas fort chrétien.
C'est pourquoy je coupai court à cet entretien,
Qui me sembloit assez à mon désavantage,
Et j'allai dans mon lit, elle alla dans le sien.

Le lendemain matin estoit la bonne Feste
De la Purification,
Et la Dame à partir se trouvant toute preste,
Ne sentant pas d'ailleurs grande dévotion,
Ne fit pas là-dessus trop de réflexion,
Mit ses trois coëffes sur sa teste,
Sans montrer à ses gens beaucoup d'affliction
Et leur dit doucement un adieu bien honneste.
Après deux grands soupirs, sans trop nous en cacher,
Le sien devers Paris, le mien vers la Bretagne,
Nous montons en carrosse, et gagnons la campagne,
Et puis, Touche cocher!

De vous dire à présent ce qui nous arriva
Les huit jours de nostre voyage,
Comme le bon Dieu conserva
Nous, nos chevaux, nostre équipage,
Ce seroit, ma foy, grand dommage;
Ne nous estant rien advenu
Dont on puisse faire un bon conte,
Par le gros et par le menu,
Et si je vous avois si mal entretenu,
Nous en mourrions tous deux, vous d'ennuy, moi de honte.

Voilà tout, je n'ay plus qu'à mettre icy mon nom;
Je n'ay rien oublié, sinon
De vous dire à quel point la Dame vous estime.
Pour vous bien exprimer la chose comme elle est,
Ressouvenez-vous, s'il vous plaît,
De ce qu'un soir chez vous, ayant quitté la prime,
Vous disiez en parlant d'elle et de sa beauté,
De son port, de sa taille et de sa bonne mine,
De son humeur égale et pleine de bonté;
Pour ceux qu'elle aime, franche, et pour les autres, fine,
De son esprit si net, si brillant et si doux,
Au-dessus de la bagatelle :
Tout ce que vous avez dit d'elle,
C'est cela qu'elle dit de vous.

Adieu, vous avez beau me maltraiter si fort,
Je n'en aimerai jamais d'autre;
Et croyez que je serai mort
Lorsque je ne serai plus vostre.

STANCES.

UNE FILLE A UNE AUTRE FILLE, TOUTES DEUX PENSIONNAIRES DANS UN COUVENT.

Vous que le ciel a mis au rang des plus parfaites,
Vous dont les yeux brillants rangent tout sous leur loy;
Si je vous réponds mal aux beaux vers que vous faites,
Mon cœur, en récompense, y répond bien pour moy.

Je vous aime si fort que cela me surprend;
Si le ciel m'eut traitée avec quelque justice
Il m'eut faite d'un sexe au vostre différent,
Et quel plaisir j'aurois à vous rendre service!

Quand vostre âme à présent pour moy toute enflammée
Devroit estre en ce temps plus froide qu'un glaçon,
Quand je serois haï comme je suis aimée,
J'y gagnerois encor si j'estois un garçon.

Soit bien, soit mal traité, mon heur seroit extrême:
Je ne pousserois point des soupirs superflus;
Car vous aimant, Philis, au point où je vous aime,
J'adorerois, je croy, jusques à vos refus.

Lors je ne vous verrois qu'à travers d'une grille,
Mais enfin, ma Philis, je vous verrois pourtant.
Hélas! pourquoi faut-il que je ne sois que fille?
Ou bien pourquoi faut-il que je vous aime tant!

STANCES.

Eh bien! on dit que je vous aime,
Trouvez-vous pas qu'on a raison?
Ma flamme est sans comparaison,
Et vostre mérite est extrême.

Tant de perfections se rencontrent en vous,
Vous avez l'œil si vif, l'air et l'esprit si doux,
Mille appas, mille attraits pârent vostre personne;
Si j'en suis donc épris, si j'en suis amoureux,
Faut-il qu'on s'en étonne?
Le ciel vous a fait belle et m'a donné des yeux.

Qu'à Rennes on est charitable!
J'avois résolu de mourir,
Plustost que de me découvrir,
Mais tout chacun m'est favorable.
J'ay juré vainement de souffrir vos rigueurs,
J'ay vainement juré de taire vos langueurs,
Mon serment désormais n'est plus en ma puissance:
De quoy vous serviroit que je fusse discret,
Si, malgré mon silence,
Tout le monde aujourd'huy vous a dit mon secret?

Ceux qui vous ont dit mon martyre
Sont tous de vos meilleurs amis:
Vous en feriez des ennemis,
Si vous veniez à les dédire.
Tenez donc pour certain que je suis amoureux,
Cessez d'être incrédule et recevez mes vœux;
Ne me répondez plus que mon mal n'est que fable,
Voyez bien qui sont ceux qui tiennent mon party:
Seroit-il raisonnable
Que tant d'honnestes gens eussent un démenty?

Non, non, vous estes trop civile,
Ce mal ne sçauroit m'advenir;
Voudriez-vous, pour me punir,
Désobliger toute une ville?
D'ailleurs je ne sçay pas d'où vient vostre courroux,
Ces discours que l'on tient sont glorieux pour vous,
Ces bruits que vous craignez sont à vostre avantage,

Je ne puis deviner de quoy vous les blâmez :
Vous fait-on quelqu'outrage ?
On dit que je vous aime et non que vous m'aimez.

STANCES.

Pour deux fois seulement que mes yeux vous ont veue,
Que mon cœur est troublé ! que mon âme est émue !
Commencerois-je bien à sentir de l'amour ?
Me faudroit-il vous fuir, vous que chacun adore ?
Oui, ne consultons plus : si je vous vois encore,
Peut-estre ma franchise est à son dernier jour.

Mais quoy ne plus vous voir ? que ma peine est extrême !
Je ne sçay que répondre, et j'estois tout de mesme
Lorsqu'à vingt et deux ans Amaranthe me prit.
Ah ! ne me donnez plus ces mortelles alarmes,
Cachez-moy pour le moins la moitié de vos charmes,
Et plus de la moitié de vostre bel esprit.

Peut-estre après cela je vous rendray visite,
Autrement mon désir en vain me sollicite,
M'irois-je reblesser sans espoir de guérir ?
Quelle assignation m'avez-vous là donnée ?
Me dire : revenez demain l'après-dinée,
C'est me dire, autant vaut, que je vienne mourir.

Ouy, mourir. Je sçay bien qu'une telle victoire,
Au-dessous de vos yeux, terniroit vostre gloire,
Je sçay qu'ils en voudroient désavouer leurs coups :
Mais quand je seray mort indigne et misérable,
Ne seray-je pas mort, objet trop redoutable,
Autant que si ma mort estoit digne de vous ?

En vain, pour m'achever, dans ma flamme nouvelle,
Vous venez m'assurer que vous n'estes point belle,

Que je crains sans sujet, que je vous fuis à tort :
Lorsque vous aurez sçeu que j'ay perdu la vie
Il me servira fort, adorable Sylvie,
Quand vous viendrez jurer que je ne suis pas mort.

Demeurons-en donc là, soyez des plus parfaites,
Faites-vous adorer en tout ce que vous faites,
Riez, parlez, marchez, d'un air à tout charmer ;
Pour tant de qualités j'auray beaucoup d'estime,
Mais ne prétendez pas que j'en sois la victime,
Que j'aille vous revoir, me perdre et vous aimer.

STANCES.

ÉPITAPHE D'UN AMANT.

Tircis, dont la perte est extrême,
Git icy d'un coup dans le sein,
Qu'il receut d'un doux assassin
Qu'il aimoit autant que soy-mesme.

On eust tâché de le guérir,
Mais, par une étrange aventure,
On ne sceut trouver l'ouverture
De ce coup qui l'a fait mourir.

O toi qui plains le triste sort
Qui l'a sitost privé de vie,
Si tu crains ce genre de mort,
Evite les yeux de Sylvie!

ÉPIGRAMMES

CAPRICE ET SATYRE.

POÉSIES DIVERSES

DE

MATH. DE MONTEREÜL.

ÉPIGRAMME SUR UN ESPAGNOL.

Fuyant de nous sans résistance,
Velès, sans y penser, perdit
De son honneur plus qu'il ne pense,
Et de ses gens plus qu'il ne dit :
Mais parmi tant d'étranges pertes
Qu'en un moment il a souffertes,
Il a seulement regretté...
La perte de sa gravité.

AUTRE.

Je sers le meilleur des humains,
Dont la valeur est sans seconde;
Mais comme il a fort peu de monde
Quelques-uns de ses gens luy servent à deux mains.
Toujours maistre d'hostel, quelquefois secrétaire,
J'éprouve un bizarre destin :
C'est que chez lui j'ay plus à faire
Mille fois les jours d'ordinaire,
Que je n'ay les jours de festin.

ÉPIGRAMME.

Ne vous fiez point à Colin,
C'est bien l'homme le plus malin
Que le ciel ait jamais veu naistre.
Il prendra bien son temps, dès qu'il le trouvera,
Et tost ou tard vous trompera
Comme il a déjà fait son Maistre.
Il n'est rien d'impossible à son esprit adroit,
Il se fait au dehors tout tel qu'il veut paroistre,
Et se contraint si bien qu'on n'y peut rien connoistre;
Enfin, si son père mouroit,
Je le tiens si fourbe et si traistre
Que je croy qu'il en pleureroit.

AUTRE.

Il est vray, je le sçay fort bien;
Depuis que vous m'avez, je ne vous sers de rien,
Ny dans les champs ny dans la ville :
Mais toutefois c'est moy qui vous fais plus d'honneur.
N'avoir pas un homme inutile,
Ce n'est pas vivre en grand Seigneur.

AUTRE.

Dans un coin, sans flambeau, sans témoin et sans bruit,
Nous venons de passer la nuit
Avec deux femmes fort jolies.
Il n'est point icy-bas de plaisir bien parfait :
Nous avons dit mille folies,
Mais las! nous n'en avons point fait.

ÉPIGRAMME.

Quand ce petit Abbé vous jure
Que si vous l'entendiez prêcher la Passion
Vous pleureriez : je vous assure
Que ce n'est point présomption.
Oui, je vous en réponds moy-mesme,
Vous pleureriez assurément;
Je l'ouïs deux fois ce Caresme,
Il prêche pitoyablement.

AUTRE.

D'où diable nous vient cette envie
D'aller nous rendre Célestins?
Les œufs et le poisson font leurs meilleurs festins.
Ah! que nous passons mal nostre maudite vie!
Père, je vous le dis comme à mon confesseur :
Ces chapons estallés dans les places publiques,
Ces coqs d'Inde fumants chez ce gros rôtisseur,
Ces cailles, ces perdrix pendantes aux boutiques,
Sont autant de vautours qui me rongent le cœur.

AUTRE.

Croyez-moy, trève de colère,
Si vous estes bien sage, il ne faut dire mot :
Madame vous a dit que vous estiez un sot,
Vous voilà bien gâté, voilà bien de quoy braire!
Quand on fait sa fortune on doit souffrir des gens.
Vous n'estes pas trop raisonnable,
Ces paroles en l'air ne blessent point les sens :
La seule injure insupportable,
Ma foy, c'est l'injure du temps.

ÉPIGRAMME.

A voir comme vous vous servez
Dans vos sermons de vos lectures,
Des passages des Ecritures
Et de tout ce que vous sçavez;
J'adore la bonté divine
Qui vous fit à trente ans quitter la médecine,
Dont vous faisiez profession.
Si les préceptes d'Hippocrate
Eussent reçu de vous mesme application,
Tel, en vous écoutant, et s'ennuye et se gratte,
Qui, s'il eut en ce temps passé sous vostre patte,
Peut-estre n'auroit pas aujourd'huy mal aux dents.
Bény soit le Saint jour que vous vous fistes Prestre,
Dieu, quand il vous donna le bon désir de l'estre,
Sauva la vie à bien des gens.

AUTRE.

Je la voy tous les jours venir en ce saint lieu,
J'en voudrois bien sçavoir la cause :
Je ne croy pas qu'elle aime Dieu
Assez pour l'empêcher d'aimer quelqu'autre chose.

AUTRE.

Ridicules censeurs, dont la jalouse envie
S'efforce d'abaisser les ouvrages d'autruy,
Vous dont l'esprit grossier ne fait rien qui n'ennuye;
Voulez-vous sçavoir aujourd'huy
La belle et l'unique manière
De faire du dépit à l'illustre Molière :
Faites-nous rire comme luy.

ÉPIGRAMME.

Cloris à vingt ans estoit belle,
Et veut encor passer pour telle,
Bien qu'elle en ait quarante-neuf;
Elle prétend toujours qu'ainsi chacun l'appelle :
Il faut la contenter, la pauvre Demoiselle,
Le Pont-Neuf dans mille ans s'appellera Pont-Neuf.

AUTRE.

En vain vous vous donnez la peine
De prouver que j'ay l'âme vaine,
Au commun jugement de tous.
Je me tiens le dernier des hommes,
Qui vivent au siècle où nous sommes :
Je me mets au-dessous de vous.

AUTRE.

Il ne fait pas tout ce qu'il dit,
D'un Prêcheur il n'a que l'habit;
Mais tous ses ennemis ne sçauroient le confondre.
S'il n'est dévot, s'il n'est parfait,
Il est sage; j'en puis répondre :
Il ne dit pas tout ce qu'il fait.

AUTRE.

Bien qu'on vous appelle Angélique,
Je tiens que c'est mal appelé;
Si vos yeux m'ont ensorcelé
N'estes-vous pas diabolique ?

ÉPIGRAMME.

Le fils de ce Sergent de l'Université
Que je vous montray cet esté
A l'enterrement de sa mère,
Ce matin, au Palais, plaidoit contre son père,
Pour avoir part au bien de la communauté.
Comme j'avois ailleurs à faire quelque chose,
Je n'ay pas attendu jusqu'au bout de la cause,
Je ne sçay point encor quel en est le succès :
Mais c'est un bruit qui court, dans tout le voisinage,
Qu'assurément le fils gagnera son procès ;
Que la défunte avoit tant de soin du ménage
Qu'elle seule a gagné la moitié des acquets.
De fait, pour amasser du bien à ce pupille,
Quand son mari partoit pour des commissions,
Et donnoit des exploits aux champs ou dans la ville,
Elle donnoit toujours des assignations.

AUTRE.

Au vice de ces libertins,
Qui mêlent le caresme aux superbes festins,
Il ne se laisse point corrompre ;
Mais, par un pieux sentiment,
Il a tant peur de le rompre,
Qu'il n'y touche pas seulement.

AUTRE

CONTRE UN RÉSIDENT. (SON FRÈRE ?)

Ne crois point nous persuader,
Pierre, que pour ta résidence
Il soit besoin d'intelligence :
Il ne faut rien que résider.

ÉPIGRAMME.

Ce chien-là dessus votre jupe?
Vous me prenez pour une dupe,
Quand vous me dites qu'il est beau.
A ce chien des rubans, du biscuit, du gâteau?
Quoy! vous pouvez souffrir que ce chien vous approche?
Ce chien n'est bon à rien qu'à tourner une broche,
Et qu'une broche encore où cuit un aloyau.

AUTRE.

Un petit Abbé roux, Bachelier de Sorbonne,
Pensant bien me la donner bonne,
Me disoit l'autre jour de son ton de Pédant :
Tous les Prédicateurs ne font pas ce qu'ils disent.
Vous n'avez pas raison, dis-je, en le regardant,
D'estre de ceux qui les méprisent :
Car sans aller si loin chercher de-là les monts
L'exemple de cela, vous l'estes.
C'est vous qui dites vos Sermons,
Mais ce n'est pas vous qui les faites.

CAPRICE.

Quand je seray tout prest d'avoir les yeux couverts,
De l'ombre et de l'horreur d'une nuit éternelle,
Plût aux Dieux devant moy voir périr l'univers!
Que ma mort me sembleroit belle!
J'aurois, en expirant, un plaisir sans pareil;
Et comme en me couchant je souffle ma chandelle,
Je voudrois en mourant éteindre le soleil.

SATYRE.

Tyrcis, le plus grand curieux
Qu'on ait jamais veu dans ces lieux,
Réglé par l'art dont il se pique,
Epouse une si rare antique
Qu'elle est plus propre, à ce qu'on dit,
A son cabinet qu'à son lit.
Que n'ai-je de l'encre bien noire,
Afin de pouvoir avec gloire
Tracer ses ténébreux appas
Que le charbon n'égale pas :
Ses cheveux touffus que Nature
Fit plus bruns qu'une nuit obscure,
Et que les soins, l'âge et l'Amour
Ont rendus plus clairs que le jour;
Ses yeux de qui l'on pourroit dire
Qu'ils aiment trop à se produire,
Et qui sont si fort enfoncés,
Où le bon Dieu les a placés,
Que, pour juger si leur lumière
Cherche d'éclairer son derrière
Ou d'illuminer son devant,
Il faudroit estre bien sçavant.
Ses yeux qui ne sont point palpables,
Qui fuyent le jour en coupables,
Mais dont les regards impuissants
Font bien voir qu'ils sont innocents,
Ou du moins, ainsi que je pense,
Qu'ils n'ont jamais fait d'autre offense
Que d'avoir en cent lieux divers
Regardé les gens de travers.
Qui pourroit peindre l'écarlate
Dont son nez tout autour éclate,
Et qu'on ne peut comparer mieux
Qu'au rouge qui borde ses yeux?

Il n'est point de parfaite image
De son corps ou de son visage,
Et je ne sçaurois rencontrer
D'objet propre à luy comparer,
Puisque tout l'univers ensemble
Ne produit rien qui luy ressemble;
Que Nature a fait son museau
Avec un moule tout nouveau;
Puisque son esprit remarquable
A son corps n'est pas comparable,
Et qu'il se consume d'ennuy
De le voir plus charmant que luy;
Puisque l'humeur de cette prude
Est encor mille fois plus rude,
Au rapport de tous les humains,
Que la peau qui ride ses mains:
Sçachez de plus que cette belle
A trente ans est encor pucelle,
Le tout faute d'un favori,
Et que son curieux mari
Est, s'il ne souffle la chandelle,
En danger de la laisser telle.

MADRIGAUX ET SONNETS.

POÉSIES DIVERSES

DE

MATH. DE MONTEREÜL.

MADRIGAL.

NE me reprochez plus tant de fois ma folie,
Vous seule me semblez jolie,
Vos petites façons m'ont tout-à-fait charmé.
Pour souffrir vos mépris, je confesse moy-(mesme
Que je quitte un parti dont je seray blâmé :
Mais quand la passion va jusques à l'extrême,
Il vaut mieux mourir où l'on aime
Que de vivre où l'on est aimé.

AUTRE.

Je sçay que vous aimez, je sçay qu'on vous adore ;
Je sçay que vous avez une petite sœur
A laquelle je dois mon cœur :
Je sçay le grand mépris dont vostre âme m'honore,
Vous-mesme vous me l'avez dit ;
Cependant je vous aime encore,
Il faut que je sois bien maudit.

MADRIGAL.

Malgré tous les mépris que vostre humeur m'oppose
Jamais autre n'aura ny mon cœur ny ma foy;
Et je feray pour vous tant de fois quelque chose
Que vous ferez enfin quelque chose pour moy.

AUTRE.

Pourquoy me demandez-vous tant
Si mes feux dureront, si je seray constant?
Jusques à quand mon cœur vivra sous vostre empire.
Ah! Philis, vous avez grand tort!
Comment pourrois-je vous le dire?
Rien n'est plus incertain que l'heure de ma mort.

AUTRE.

Ne suffit-il pas de prêcher
Pour avoir vostre Chanoinie?
Faut-il encor quitter mon aimable Uranie?
Me la faire acheter si cher,
Mon frère, entre nous deux, n'est-ce point simonie?

AUTRE.

Ne cherchez point ailleurs, Beauté trop adorable,
Je suis pour vous servir plus propre qu'on ne croit:
Assez jeune pour estre aimable,
Et vieux assez pour estre adroit.

MADRIGAL.

Hier, quand je vous eus quittée,
Sans avoir eu le temps d'accomplir mon dessein,
Je m'en allay dormir les yeux sur vostre sein,
Et l'âme toute inquiétée.
Le sommeil eut pitié des maux que je ressens,
De ce mesme plaisir il enchanta mes sens,
Il remit devant moi deux fois ce doux mensonge :
J'allois déjà baiser vostre beau corps tout nu,
Quand un bruit m'éveillant je n'ay plus rien tenu ;
J'ay refermé les yeux pour achever mon songe,
Mais en vain, ma Philis, il n'est point revenu.

AUTRE.

Puisque je ne sçaurois estre bien avec vous,
Il n'est rien icy-bas qui me puisse estre doux.
Je prends congé de vous, ô beauté sans seconde !
Adieu, je pars dès aujourd'huy,
Je vais dans la Chartreuse oublier mon ennuy,
Ayant oublié tout le monde
Et désirant d'estre oublié de luy.

AUTRE.

Aimez, servez, dansez, ne vous rebutez pas :
En faisant tout ce que vous faites,
Témoigner que vous estes las,
Ce seroit faire tort au bel âge où vous estes.
Vous venez d'assez loin voir ces beautés parfaites,
Vous avez du mérite, elles ont des appas,
Se connoissent en gens, et ne sont point coquettes :
Vous ne sçauriez perdre vos pas.

MADRIGAL.

La justesse de vostre danse,
Ces pas si bien d'accord, cet air, cette cadence,
A laquelle il ne manque rien,
Vous écarte si viste et sitost vous rassemble,
Que ceux du métier voyent bien
Que vous vous entendez ensemble.

AUTRE

POUR LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ, JOUANT A COLIN-MAILLARD.

De toutes les façons vous avez droit de plaire,
Mais surtout vous sçavez nous charmer en ce jour;
Voyant vos yeux bandés on vous prend pour l'Amour,
Les voyant découverts on vous prend pour sa Mère.

AUTRE

POUR METTRE DEVANT DES HEURES.

En vain vous me jurez, dans vos humeurs cruelles,
De ne jamais rien faire en faveur de ma foy;
Priant Dieu pour tous les Fidèles,
Sans doute, belle Iris, vous priez Dieu pour moy.

AUTRE.

Si vos gens m'eussent dit : Elle s'est endormie,
Ils eussent arresté mon indiscrète envie;
Je suis entré mal-à-propos,
Il est vray, je devois vous laisser en repos;
Mais vous devez pourtant me pardonner, Sylvie :
Vous sçavez que je le perdis,
Pour tout le reste de ma vie,
Le premier jour que je vous vis.

MADRIGAL.

Pour gagner ce grand Jubilé
Je ne refuse rien de ce qu'on me propose :
J'ay dit tous mes péchés, je n'en ay point célé,
Mais pour vous oublier, Philis, c'est autre chose.
Je fais sur ce sujet mille inutiles vœux :
Adorable comme vous estes,
Comment me repentir du bien que je vous veux,
Moy qui ne puis haïr le mal que vous me faites ?

AUTRE.

Je languis dans un feu tout autre
Que celuy qui me vient de l'éclat de vos yeux ;
Celuy-cy me déplaist et j'adore le vostre,
Mais on n'a pas toujours ce qu'on aime le mieux.
Ce n'est pas là pourtant tout ce qui fait ma peine.
Si ma fièvre s'accroit, si je n'en puis guérir,
J'enrageray de voir, avant que de mourir,
Qu'une Prude à gros grains, une fausse inhumaine,
A qui par vos conseils je faisois les yeux doux,
Que je feignois de trouver belle,
A qui j'ay dit deux fois : Je ne vis que pour vous,
Ira dire partout que je suis mort pour Elle.

AUTRE.

Quand je ne suis pas seur si je pourray vous voir,
Je sens toute la nuit un mortel désespoir,
Qui me réveille d'heure en heure.
Quand j'en suis asseuré, ce plaisir m'est si doux
Qu'au lieu de m'endormir je ne pense qu'à vous :
Il faut à la fin que j'en meure.

MADRIGAL.

Quand pour vous témoigner l'excès de ma langueur
Je mets la main dessus mon cœur,
Ne vous figurez pas cette action frivole.
Accablé de chagrins, de tristesse et d'ennuis,
Philis, je suis si bas que je perds la parole,
Et vous faire encor signe est tout ce que je puis.

AUTRE.

POUR LA MARQUISE DE (MAREUIL ?)

Après avoir lu dans Clélie
Qu'on n'est bien amoureux qu'une fois en sa vie,
Je ne redoutois plus le pouvoir de vos lois.
Comme j'ay fort aimé l'inconstante Sylvie,
J'allois fort librement chez vous et vous parlois.
Mais que j'eus grand tort de le croire!
Depuis huit jours je m'aperçois
Qu'un Roman n'est pas une Histoire.

AUTRE.

La Dame de ce lieu n'a pas mauvaise grâce,
Elle me fait toujours quelques petits présents,
Me dit mille douceurs et me mène à la chasse.
Des soupirs que je pousse et des maux que je sens
Elle croit estre cause et s'accuse elle-mesme.
En effet elle est belle, elle a beaucoup d'appas,
Mais malgré tout cela mon chagrin est extrême.
Qu'une femme qu'on n'aime pas,
Console mal d'une qu'on aime!

MADRIGAL.

Sous ombre que vos dents sont belles,
Croyez-vous qu'il vous soit permis
D'enchérir chaque jour sur toutes les cruelles,
De traiter vos amants comme des ennemis?
Vous ménagez fort mal le cœur et la franchise
De tous ces jeunes Prétendants,
Mais gardez qu'on ne vous méprise,
Malgré vous et malgré vos dents.

AUTRE.

J'avois donc tant juré de ne l'aimer jamais,
Si le choix d'un mary luy venoit d'elle-mesme!
Pour rompre en un moment les serments que j'ay faits
Elle s'est mariée, et cependant je l'aime.
L'aimer ce seroit peu, je l'aime cent fois mieux,
Sur son manque de foy je fondois l'espérance
D'estre capable d'inconstance:
Pour avoir veu tomber deux larmes de ses yeux,
Faut-il que malgré moy, contre toute apparence,
Les restes d'un brutal me soient si précieux!

AUTRE.

Vos yeux, si brillants et si doux,
Ne voyoient pas la lumière du monde
Lorsqu'on fit ce sonnet; il n'est pas fait pour vous,
Mais il peut convenir à la brune, à la blonde.
Ce petit madrigal n'est fait que d'aujourd'huy,
Vous le pouvez prendre, il est vostre:
Croyez-moy, vous servir des louanges d'autruy,
Ce seroit vous parer de la jupe d'une autre.

MADRIGAL.

Je n'ay rien veu d'approchant d'Elle,
Dans l'esprit, dans les yeux, que de feu, que d'attraits!
Qu'elle est charmante, qu'elle est belle!
Ah! je veux bien mourir si je la vois jamais.

AUTRE

Comme vous estes glorieuse,
Aussi suis-je un peu glorieux :
Je fais l'indifférent et je fuis vos beaux yeux,
N'espérant plus jamais vous revoir amoureuse.
Chez vous quelque soupir vous diroit nos ennuis :
A nous montrer Amants, quand nous sommes haïs,
Il semble qu'il y va du nostre.
Sous ma fausse fierté je cache ma langueur,
Mais si vous pouviez voir jusqu'au fond de mon cœur,
Combien j'ay de regret d'avoir perdu le vostre,
Vous verriez que mon mal n'est pas près de guérir;
Et vous sçauriez qu'un feu qu'on a soin de couvrir
Dure bien plus longtemps qu'un autre.

AUTRE.

Vivons le plus que nous pourrons.
Pendant que nous vivons, trop aimable Sylvie,
Vivre sans nous aimer, ce n'est pas une vie :
Nous vivrons seulement quand nous nous aimerons.
Tous les jours ce soleil vient mourir et renaistre,
De neuf mois en neuf mois le Printemps vient paraistre,
La rose en nos jardins tous les ans vient fleurir;
Mais notre destinée est bien plus inhumaine,
Ces yeux noirs et brillants, dont tu fais tant la vaine,
Se fermeront un jour pour ne jamais s'ouvrir.

MADRIGAL.

Ma mère, depuis quinze jours,
A pris une maison pour loger aux faubourgs,
Où nous aurons jardin, bel air et grand ombrage,
Espaliers, parterres, jasmins,
Et mille rossignols de qui le doux ramage
Adouciroit l'ennuy des plus tristes humains.
On y peut contenter et l'oreille et la veue,
Il n'est rien si beau que cela,
Mais nous ne serons plus, Philis, en mesme rue :
Ah ! le vilain logis que ma mère a pris là!

AUTRE

POUR M. DE BELLIÈVRE, PREMIER PRÉSIDENT.

Si selon le mérite on donnoit récompense,
Tous mes vœux seroient accomplis :
Vous seriez Chancelier de France,
Je serois aimé de Philis.

AUTRE.

De vous, à tous moments, mon frère a des bijoux,
Des rubans, des cachets, des gants, des citrons doux,
Et par une extrême injustice
Vous ne me payez point de ce que vous sçavez.
Je vous laisse à penser si vous me le devez,
Pour me récompenser de six mois de service,
De ma foy, de mon cœur et des maux que je sens.
Allez, vous ne sçavez, Philis, ce que vous faites :
Vrayment, c'est bien à vous de faire des présents,
Vous qui ne payez pas vos dettes !

MADRIGAL.

Hier vos yeux brillants d'une divine flamme
Rendirent dans le bal les autres yeux jaloux;
On dit qu'il s'y trouva cinquante belles Dames,
Mais pour moy je n'y vis que vous.

AUTRE.

Hier je rencontray ma charmante Philis,
Les yeux étincelants et la bouche allumée,
Elle avoit sur son teint cent roses contre un lys,
Et de mille désirs paroissoit enflammée.
Son mary qui dormoit sur le pied de son lit,
Fit qu'à l'oreille elle me dit :
Aujourd'huy je commence à sentir que je t'aime.
Hélas! depuis longtemps mon ardeur est extrême,
Luy répondis-je aussi tout bas.
Mais, si nous étions seuls, que feriez-vous, Madame?
Elle, avec un regard languissant, plein d'appas,
Comme une femme qui se pame,
Me dit en soupirant : Ah! nous n'y sommes pas.

AUTRE.

On vous voit, jeune Iris, toujours sur mes louanges,
Montreuil par-cy, Montreuil par-là,
C'est le meilleur garçon, c'est cecy, c'est cela,
Et puis, quand il vous vient des écorces d'oranges,
Tous en ont plein leur poche et vous me laissez là.
Vous n'avez point vostre pareille
Pour me dire quelque douceur;
Sur ce point vous faites merveille,
Mais pour m'en donner, serviteur.

MADRIGAL.

Je sçay ce qui vous gaste et ce qui fait ma peine,
La Cassandre et Cyrus vous rendent un peu vaine;
Vous vous imaginez, pour estre vostre Amant,
Qu'il faut estre parfait comme ceux d'un Roman,
Et qu'on doit vous servir comme on sert une Reine.
Jugez de vous plus sainement,
Ne vous arrestez pas au premier qui vous loue.
Je ne suis point héros, pour cela, je l'avoue;
Mais mettez-vous à la raison :
Vous n'estes point, non plus, merveille incomparable;
Vous estes une fille aimable,
Que l'on appelle Louyson.

AUTRE.

Ne croyez point la médisance
De ceux dont les facheux discours,
Envieux du bonheur où je passe mes jours,
Vous donnent de la défiance.
Quand j'ai quelqu'inclination,
Je sçay cacher ma passion,
(J'en jure par vos yeux dont le beau feu m'éclaire)
Ne vous arrestez point à ces esprits rêveurs :
Pour vous mieux asseurer si je sais bien me taire,
Belle Iris, faites-moy de plus grandes faveurs.

AUTRE.

Vous me reprochez de tout temps
Que j'ay les yeux battus, et d'une étrange sorte :
Si j'ay les yeux battus, Philis, que vous importe ?
Ah ! ce n'est pas à vos dépens.

MADRIGAL FAIT A LA HAYE

POUR MADAME DE SLAVATA, FILLE DU COMTE DE BREDERODE.

Ma mère, en partant de Paris,
Pour m'en venir dans la Hollande,
Me dit : Sçavez-vous bien, mon fils,
En vous disant adieu ce que je vous commande ?
Gardez-vous bien de jeu de dez et de pipeurs,
De vin, de maladie, et de gens querelleurs,
Ce sont là tous les maux capables de vous nuire.
Et deux fois sur ses doigts elle les recompta,
Hélas! elle oublia le pire :
Gardez-vous bien surtout, me devoit-elle dire,
De Madame de Slavata.

AUTRE.

Pourquoy me montrer vostre sein,
Puisqu'un fâcheux jaloux s'oppose à mon dessein?
Cela ne fait qu'accroistre une flamme amoureuse.
Vostre beauté me tue autant qu'elle me plaist,
Mes yeux sont trop heureux, ma bouche malheureuse,
Et pour mon pauvre cœur il ne sçait ce qu'il est.

AUTRE.

Ne faites point tant l'entendue,
Sous ombre qu'à quinze ans le ciel vous a pourvue
De mille et mille attraits qu'on ne peut exprimer.
J'en demeure d'accord, vous sçavez tout charmer,
Mais, je m'en rapporte à vous-mesme,
Vous avez un défaut extrême :
Vous voulez toujours qu'on vous aime,
Et vous ne voulez point aimer.

MADRIGAL.

O ciel injuste et rigoureux !
Un astre malin et barbare,
Qui d'Iris en naissant fit une Belle avare,
De moy fit un pauvre amoureux.
Hélas! pourquoy faut-il, puisqu'Iris est à vendre,
Que je ne puisse l'acheter !
Ou bien pourquoy faut-il que mon cœur soit si tendre
Que je ne puisse la quitter ?

AUTRE.

Le bon Père Bernard est heureux d'estre né
Bien longtemps avant vous, redoutable Sylvie ;
Si le Ciel autrement en avoit ordonné,
Vos beaux yeux aujourd'huy ne liroient pas sa vie :
Car il vous auroit veue et se seroit damné.

AUTRE.

Me vendre méchamment pour tablettes d'ébène
Deux ais de sapin blanc qu'un peu d'encre a noirci,
Et pour des gants d'Espagne un gros cuir de Roussi
Qui, tout le long du jour, m'a donné la migraine !
Mais que pouvois-je attendre aussi
D'une ingrate, d'une inhumaine,
Qui, pour trois ans d'amour, de service et de peine,
Ne m'a pas seulement payé d'un grand mercy ?

MADRIGAL.

Vous avez sur mon cœur un absolu pouvoir,
Puisque vous le voulez, je vous irai donc voir,
Mais, Philis, que je plains les peines du bon Père,
Qui de mes passions tâche à borner le cours :
D'un seul de vos regards vous allez, vous, défaire,
Ce qu'il a fait en quinze jours.

AUTRE.

(Une femme à un homme.)

Tircis, bien que vous seul avez sçeu m'enflammer,
Faut-il vous rechercher, vous le dire moy-mesme ?
D'un feu trop violent je me sens consumer.
Quoy! n'est-ce pas assez qu'en mon malheur extrême
Vous soyez le premier que j'aime,
Sans estre la première encore à vous aimer ?

AUTRE.

Philis, voulant se corriger
De mille mots bretons qui me font enrager,
Et dont elle enrage elle-mesme,
Me demandoit tantost s'il faut dire en françois :
Je vous haïs, ou je vous hais.
Evitez l'un et l'autre avec un soin extrême,
Luy répondis-je alors, tous deux sont fort mauvais;
Gardez-vous devant moy de les dire jamais :
Dites seulement, Je vous aime.

MADRIGAL

POUR UNE DEMOISELLE QUI CAUSOIT A L'ÉGLISE.

Plus vous estes belle et charmante,
Plus vous devez avoir de respect pour ce lieu :
Vous n'y songez pas, Amaranthe,
Les Anges tremblent devant Dieu.

AUTRE.

Philis, cette beauté si charmante et si fière,
Eut pour moy, l'autre jour, un assez doux moment,
Et me demanda mesme, avec empressement,
Suis-je dans vostre cœur, y suis-je la première ?
La première ? non, non, luy dis-je assurément,
Qui dit première, dit seconde ;
Et malgré vos mépris, malgré vostre rigueur,
Vous n'en avez ny dans le monde
Ny dans mon cœur.

AUTRE.

Depuis le triste jour que je vis sous vos lois,
J'ay compté vingt et deux semaines,
Et pour fruit de toutes mes peines
Je vous baise le bout des doigts.
Vos rigueurs, à la fin, me coûteroient la vie,
Je suis le plus constant d'entre tous les humains,
Mais prenez garde à vous, Sylvie,
Si vous continuez, ma foy, j'ay bien envie —
De vous baiser les mains.

MADRIGAL.

(Une femme à un homme.)

Il n'est pas mieux traité que vous,
Ce Rival qui vous fait détester vostre vie;
Allez, n'en soyez point jaloux,
Tout ce que j'en ai dit n'estoit que raillerie.
Pour luy, comme pour vous, j'ay fort peu d'amitié :
Qu'il ne vous fasse point d'envie,
Il ne me fait point de pitié.

AUTRE.

Vous faites des faveurs à de certaines gens
Qui ne vous donnent rien que de vaines paroles;
Demandez-leur force pistoles
Et ménagez vos jeunes ans.
Se donner à crédit, pendant qu'on est si belle
Et tandis qu'on pourroit amasser des trésors,
Ma fille, proprement c'est là ce qu'on appelle
Faire folie de son corps.

AUTRE.

Si je vais si souvent chercher vostre voisine,
Il n'est voisin qui ne devine
Que ce n'est pas pour ses beaux yeux.
Son ridicule esprit n'a rien que d'ennuyeux,
Son visage fardé, son prétendu mérite,
N'ont rien pour m'attirer qui me semble assez doux :
Mais quand je n'oserois vous rendre une visite,
Je veux trouver quelqu'un à qui parler de vous.

MADRIGAL.

Ces Heures-cy sont trop magnifiques pour moy,
Je vois bien qu'on les fit pour vous ou pour un Roy ;
Je n'ose m'en servir, j'ay du respect pour elles.
Je vous en fais un don, mais point de grand mercy :
Si vostre fille veut vous oster ce soucy,
Elle pourra ce soir m'en donner de plus belles.

AUTRE.

Je brave quelquefois ma fière destinée,
Je vois ma Philis seule au gré de mes désirs ;
Et, malgré le Jaloux qui combat mes plaisirs,
Je viens d'avoir encore une belle journée.

AUTRE.

On a grand tort de vous choisir
Pour chanter les Leçons, adorable Sylvie :
Le jour qu'un Dieu se meurt vous donnez du plaisir,
Plus qu'on n'en peut avoir durant toute la vie.

AUTRE.

Depuis que la faveur vous met dans la richesse,
Vous estes libérale et vous en usez bien ;
Mais vous avez beaucoup de grâce et de jeunesse,
Et toutefois vous n'aimez rien.
Puisque vous estes belle autant et plus que riche,
Cessez d'estre cruelle ainsi que d'estre chiche,
N'écoutez plus les lois d'un Jaloux importun ;
Vous faites, avec injustice,
La fortune à tous ceux qui vous rendent service,
La bonne fortune à pas un.

MADRIGAL.

Vos lettres m'ont charmé, le style en est fort doux,
Vos façons de parler tendres, spirituelles :
D'autres les garderoient parce qu'elles sont belles,
Mais pour moy c'est assez qu'elles viennent de vous.

AUTRE.

J'en demeure d'accord, tout le monde se loue
De vostre libéralité,
Mais aussi tout le monde avoue
Que vous avez, Philis, par trop de cruauté.
Vous estes des plus magnifiques,
Vous faites des Messieurs de tous vos domestiques,
Mais vous laissez mourir vos Amants de langueur,
Vous faites cent présents et pas une faveur.
En vain, depuis six mois, je frappe à vostre porte,
Philis, j'aimerois mieux (ou le Diable m'emporte)
Estre vostre Valet que vostre Serviteur.

AUTRE.

D'où vient cet intérêt que vous prenez en moy?
Vous demandez sans cesse où je mange, où je couche;
Et cependant, Philis, vous refusez ma foy,
Vostre cœur dément vostre bouche.
Que j'aille où je voudrai, soit de nuit, soit de jour,
Bannissez tous ces soins de vostre fantaisie :
A quoi bon tant de jalousie?
On n'en doit point avoir quand on n'a point d'amour.

MADRIGAL

POUR MADAME (LA SÉNÉCHALE ?) ALLANT EN ITALIE.

Si je ne vous vois plus, c'est que je ne veux pas
Me remettre en danger de rallumer la flamme
Qu'après plus de dix ans de peine et de combats,
A la fin, ma raison assoupit dans mon âme.
Et puis dans peu de temps vous quitterez ces lieux,
Ma fortune m'entraîne et m'arrache à vos yeux :
Vous serez dans Beaucé, je serai dans Valence.
Quand mesme par pitié vous songeriez à moy,
Dans l'affreuse langueur d'une si longue absence,
De quoy me serviroient vostre amour et ma foy ?
Je formerois en l'air cent desseins infertiles,
Qui ne produiroient rien dont mon sort fut plus doux ;
Je pousserois par jour cent soupirs inutiles,
Dont le plus violent n'iroit point jusqu'à vous.
Si je ne vous vois plus, ce n'est donc pas, Sylvie,
Que je ne sois plus amoureux :
C'est que je ne veux pas estre dix jours heureux,
Pour estre malheureux le reste de ma vie.

AUTRE POUR LA MESME.

Je trouve encor vos yeux, vostre air, vostre visage,
Comme le premier jour que je fus engagé;
Pour vostre esprit, Philis, il me semble changé,
Je vous en trouve davantage.

MADRIGAL.

Si l'autre jour, en ce saint lieu,
Quand je voulus vous dire adieu,
Je le fis en tremblant et de mauvaise grâce;
Si, par un fade compliment,
Comme un homme qui s'embarrasse,
Je finis fort confusément,
Philis, n'en soyez point surprise.
Je ne serois ailleurs ny confus ny tremblant,
Mais je fais scrupule à l'Église
De rien dire qui soit galant
Ou qui sente la gaillardise.
Que dis-je? dans un autre lieu
Mon âme n'auroit pas été moins interdite :
Peut-on estre sans trouble alors que l'on vous quitte,
Et sçavoir ce qu'on dit quand on vous dit adieu?

AUTRE.

Je ne l'aime pas trop : il est vray, je l'ai dit
En parlant de vous, de vous-mesme;
Mais, n'en ayez point de dépit,
Vous ne m'entendez pas, vostre erreur est extrême.
Vous avez tort de m'en blâmer :
Hélas! belle Philis, quelque fort qu'on vous ayme,
On ne sçauroit vous trop aimer.

AUTRE.

Ne reviendrez-vous point, merveille sans seconde?
Tous les vœux que je fais seront-ils superflus,
Et faut-il que celui que vous aymez le plus
Puisse estre si longtemps le plus triste du monde?

MADRIGAL

FAIT AUX PETITES-MAISONS.

Quand j'écoute ces fous, d'un air si sérieux,
Vous me raillez aussi bien qu'eux;
Mais je leur porte envie et je n'en sçaurois rire :
Ah! Madame, qu'ils sont heureux!
Il leur est permis de tout dire.

AUTRE.

Vostre mal me rend malheureux,
Tâchez de vous guérir, Sylvie,
Hélas! vous sçavez bien que nous avons tous deux
Quelque raison d'aimer la vie.
Si je mourois, en vain vous chercheriez :
Vous n'en trouveriez point qui vous fut si fidèle;
Je chercherois en vain, si vous mourriez :
Je n'en trouverois point qui me parût si belle.

AUTRE.

J'ay pris vostre éventail, Madame,
Mais n'en soyez pas en courroux;
Songez à mon ardeur, considérez ma flamme,
Vous verrez que j'en ay bien plus besoin que vous.

AUTRE.

On m'a fait un fort mauvais tour,
Quand on vous a juré que j'avois de l'amour,
Que je parlois partout de mon cruel martyre.
Je sçay trop le respect qu'on doit à vos appas,
J'aimerois mieux mourir cent fois que de le dire;
Pour le penser, je ne dis pas.

MADRIGAL.

L'air, le vent et la pluie, à ne vous point mentir,
Sont cause que je vous ai veue;
Mais, je m'en aperçois, j'ay fait une béveue,
Quelqu'orage qu'il fit, il valoit mieux partir.
Que ma précaution me rendra misérable!
Hélas! l'eau qui tombe des cieux,
Philis, est bien moins redoutable
Que le feu qui sort de vos yeux.

AUTRE.

Il est vray que je suis jaloux,
Mais qui ne le seroit, s'il estoit à ma place?
Vous avez tant d'attraits, tant d'esprit, tant de grâce;
Philis, je ne vois rien plus aimable que vous.
Mais ce n'est pas encor tout ce qui fait ma peine,
Vous avez trop d'honneur pour me manquer de foy,
Hélas! ce qui me tue, adorable inhumaine,
C'est que je ne vois rien moins aimable que moy.

AUTRE.

Vous parlez de l'amour comme d'un monstre horrible;
Un honneste homme auroit tout ce qui peut charmer,
Vous croyez qu'il est impossible
Que jamais vous puissiez l'aimer.
Vous fuyez plus fort qu'une biche,
Aussitost qu'on vous dit que vos beaux yeux sont doux:
Il n'est grand festin que de chiche,
Ah! que ne suis-je aimé de vous!

MADRIGAL.

Je vous promis de dire, à vostre intention,
Vostre beau chapelet, trop aimable Sylvie;
S'il faut toujours songer à ceux pour qui l'on prie,
Vous pourrez vous louer de ma dévotion:
Sans aucune distraction
Je le diray toute ma vie.

AUTRE.

Philis, quand vous manquez de divertissement,
Mon entretien vous plait, il vous semble charmant,
Pour vostre pis-aller vous me trouvez passable;
Mais quand il vous arrive une flotte d'Amants,
Vous ne songez jamais à moy non plus qu'au Diable,
Et sans moy vous passez vos plus heureux moments.
Que me sert mon bonheur? je loge en mesme lieu,
Et vous me laissez seul, le nez dessus mon feu,
Quand d'autres font florès dedans vostre ruelle!
Sçavez-vous bien, Philis, comment cela s'appelle?
Près de l'Eglise, et loin de Dieu.

AUTRE.

Qu'un miroir de poche est commode
Pour travailler sans cesse à la mort d'un Amant!
Celle qui la première en inventa la mode
Estoit cruelle assurément.
Par malheur j'ai cassé le vostre,
Mais je vous en renvoye un autre
Où vous pourrez, tout à loisir,
Achever le dessein qu'ont vos yeux sur ma vie.
A vostre aise, belle Sylvie,
Je ne vous voudrois point oster vostre plaisir.

MADRIGAL.

Ne me demandez plus, Sylvie,
Quel est le mal que je ressens;
C'est un mal que j'auray tout le temps de ma vie,
Mais je ne l'auray pas longtemps.

AUTRE.

Philis, lorsque je vois cette bouche animée,
Ces yeux noirs et battus et ce teint enflammé,
Je jurerois, Philis, que vous estes aimée,
Je ne jurerois pas qu'on ne fut point aimé.

AUTRE.

Que je crains, aimable Carite,
De perdre un jour vostre amitié!
Vous avez tant d'appas, j'ay si peu de mérite,
Que vostre amour pour moy doit estre bien petite,
Ou si vous m'aimez fort, ce sera par pitié.
On reconnoit en vous de si grands avantages,
Que les plus belles, les plus sages,
Vous cèdent leur rang sans regret.
Pour moy tout ce que j'ay, c'est que je suis discret;
Mais que me sert-il, et qu'importe
A des filles de vostre sorte
Que l'on garde bien un secret?

AUTRE.

L'autre jour, dans un bal, un blondin me charma,
Mais il ne sçaura pas combien il m'a sçeu plaire :
Ces blondins s'aiment d'ordinaire,
Et moy je voudrais qu'on m'aimât.

MADRIGAL.

Enfin, adorable Sylvie,
Ta bouche est sous ma bouche et mes yeux sur tes yeux!
Je me trouve en un lieu qui m'a tant fait d'envie,
Et me fera tant d'envieux!
Quand on a de tels jours une fois en sa vie,
On n'est pas toujours malheureux.

AUTRE.

LE JOUR DES MORTS.

On diroit, à vous voir, que ce jour ennuyeux
A mis je ne sçay quoi de triste dans vos yeux,
Qu'il a terni l'éclat de leurs vives lumières.
Les lys de vostre teint en semblent effacés,
Vos lèvres ont perdu de leurs grâces premières :
Est-ce que vous plaignez vos Amants trépassés?
S'il est ainsi, Philis, vous perdez vostre peine,
Alors qu'il n'est plus temps vous leur estes humaine;
Vostre pitié pour eux feroit de vains efforts :
Ce n'est point pour ceux-là qu'il faut que vos yeux pleurent.
Ah! ne songez plus tant à ceux qui vous sont morts,
Et songez à ceux qui se meurent.

AUTRE.

Philis, de ton fidèle Amant
Reçois le portrait véritable;
Il est pâle et sans mouvement,
Enfin dans l'état déplorable
Où l'a mis ton éloignement.

MADRIGAL.

Jalouse et détestable envie,
Tu prétends m'empêcher d'estre aimé de Sylvie,
En publiant partout quelle est nostre amitié :
Dis tout ce que tu sçais, inventes si tu l'oses,
A quelqu'extrémité que tu portes les choses,
Tu ne sçaurois encore en dire la moitié.

AUTRE.

Enfin nous sommes seuls, à moins que vous dédire,
Il est temps de me secourir.
Ne me refusez pas le bien que je désire :
Je ne vous diray point qu'il faudra que j'expire,
Si vous ne voulez me guérir.
Non, je n'en mourray pas, objet trop adorable,
Mais je vivray si misérable
Que j'aimerois autant mourir.

AUTRE.

A UNE FILLE DE SEIZE ANS.

Je n'ay jusqu'à présent aimé que des Coquettes,
Aussi n'ai-je point eu pour elle de secret;
Mais je sçay vostre humeur, je connois qui vous estes,
Faites-moy des faveurs, je deviendray discret.
Vous n'en avez jamais sçeu faire,
Moy, je n'en ai jamais sçeu taire,
Et si vous me faites du bien,
Pourveu que je n'en dise rien,
Sans doute ma faveur égalera la vostre.
Vous ne me pourrez pas reprocher ce bienfait,
Nous ferons tous deux, l'un pour l'autre,
Ce que nous n'avons jamais fait.

MADRIGAL.

Que je suis malheureux de vivre sous vos lois!
Je voy bien qu'à seize ans rarement on en treuve
De qui l'amour soit à l'épreuve
Des premiers Dimanches du mois;
Mais, Philis, telle que vous estes,
Malgré les tours que vous me faites,
Vostre empire a toujours pour moy quelque douceur:
Je craignois cent rivaux quand j'aimois des Coquettes,
Et je ne crains qu'un Confesseur.

AUTRE.

SUR LA VISITE D'UNE DAME A UN HOMME QUI AVOIT LA FIÈVRE.

Moy, de vous estre visité?
Hélas! je ne suis pas encore assez malade,
D'où vous vient cette humeur? quel excès de bonté!
On sçait que pour avoir de vous la moindre œillade,
Il faut qu'un languissant soit à l'extrémité.

AUTRE.

Vous n'estiez pas encore en âge d'estre aimable
Lorsque je vous offris et mon cœur et mon temps.
Pourquoy tant prolonger les maux d'un misérable?
Mes soins auroient touché la plus inexorable,
Depuis que je vous sers et que je vous attends.
J'abandonnay la Cour et sa foule importune
Pour passer près de vous le reste de mes ans:
Hélas! je m'aperçois que mes cheveux sont blancs
Et de pas un costé je n'ay fait ma fortune.

SONNET

POUR SA SŒUR L'URSULINE, A UN GENTILHOMME AVEC QUI ELLE ESTOIT ACCORDÉE.

Mon amour va mourir; c'en est fait, il expire.
Mais que de pleurs me coûte un si fâcheux moment!
Je sens deux passions, quoyqu'inégalement,
Régner sur mon esprit avec beaucoup d'empire.

Je ne sçaurois penser au bonheur où j'aspire,
Sans témoigner l'excès de mon contentement;
Mais, d'un autre côté, ce triste éloignement,
Lorsque je songe à vous, fait que mon cœur soupire.

Pour vaincre vostre amour j'ai longtemps combattu,
Et j'aurois vainement employé ma vertu,
Si Dieu par ses bontés n'eut aidé mes foiblesses.

C'est luy qui dans mon cœur vient combattre aujourd'huy
Vostre humeur, vos discours, vos soins et vos tendresses :
Vous ne voudriez pas l'emporter dessus luy ?

SONNET.

Ne crains plus désormais, Tircis, que je soupire,
Mon bonheur a passé celuy de mes Rivaux;
J'ay bien des envieux, mais je n'ay point d'égaux,
Et mon bien est si grand que je n'ose le dire.

Tu fus le confident de mon cruel martyre,
Sçache donc mes plaisirs puisque tu sçeus mes maux;
Mon Iris, l'autre jour, paya tous les travaux
Que je souffris jamais sous son cruel empire.

La faveur que j'en eus eut contenté les Dieux,
Elle eut charmé les cœurs les plus ambitieux;
J'en demeuray surpris, mon âme en fut ravie.

J'en retiendray toujours et le temps et le lieu,
J'y songeray, Tircis, tout le temps de ma vie :
Elle me regarda quand je lui dis adieu.

SONNET.

Chez vous je n'ay jamais esté,
J'ay fort bien fait de n'en rien faire;
Rien n'est si capable de plaire
Que vostre charmante beauté.

Je vous le dis, en vérité,
Vous n'estes pas trop mon affaire :
Je n'ay rien qu'une liberté,
Et je ne veux pas m'en défaire.

Pour vous avoir veue en passant
Déjà ma raison s'en ressent,
J'irois plustost voir une laide.

A quoy bon exposer mon cœur
A quelque malheur sans remède?
Vous estes belle à faire peur.

AUTRE.

Ne me dis plus, Tircis, que j'ay peu de courage,
Qu'Iris mérite bien des services plus grands,
Que je murmure à tort de ceux que je luy rends,
Et qu'on doit tout souffrir dans un si beau servage.

Je sçay trop ce que vaut la beauté qui m'engage,
Près d'elle tous objets me sont indifférents;
Loin de luy reprocher les grands soins que je prends,
Je suis tout prest encor d'en prendre davantage.

Je ne regrette point tant de pénibles tours,
Tant de fâcheuses nuits et tant de tristes jours,
Je ne me fâche point d'avoir pris tant de peine.

Non, je ne me plains point d'avoir fait tant de pas,
Pour vaincre ses dédains, pour toucher l'inhumaine,
Mais d'en avoir tant fait pour ne la toucher pas.

SONNET.

POUR UNE FILLE MALADE.

Sçavant Maistre des maux qui troublent la nature,
Dont les secrets profonds peuvent, en un moment,
Rendre aux corps affoiblis leur premier mouvement
Et retarder le temps de nostre sépulture.

Quittez le soin d'Iris et du mal qu'elle endure,
Sa douleur ne sçauroit la mettre au monument;
Laissez-là cette belle, et sur un pauvre Amant
Venez faire l'essay d'une plus belle cure.

En guérissant Philis vous auriez peu d'honneur,
Un médecin commun peut finir sa langueur,
Sa santé n'est l'effet que d'une herbe vulgaire.

D'un plus célèbre nom soyez ambitieux,
Qu'un autre prenne soin d'une fièvre ordinaire;
Vous, guérissez le coup que m'ont donné ses yeux.

SONNET.

POUR UNE FILLE ENJOUÉE COMMENÇANT A AVOIR LES PALES COULEURS.

Olympe est en repos, je vis dans le martyre,
Les jeux et les plaisirs la suivent en tous lieux,
Et pendant que le jour me paroist ennuyeux,
Elle rit en son cœur des maux dont je soupire.

Sur son front toutefois la paleur se retire,
Une fausse tristesse est peinte dans ses yeux;
Sur son teint, le plus beau qu'on ait veu sous les cieux,
Le lys, chassant la rose, établit son empire.

Au contraire, on diroit que je me porte bien,
J'ay beau mourir d'amour, Olympe n'en croit rien,
Un faux contentement paroist en mon visage.

Justes Dieux, qu'envers moy vous montrez de rigueur!
Faites entre nous deux un plus juste partage,
Donnez-luy mon visage ou donnez-moy son cœur.

AUTRE.

Ecoutez-moy, grands Dieux, ou ma mort est certaine,
Faites qu'Iris enfin se présente à mes yeux;
Hélas! cent fois le jour je la cherche en ces lieux,
Et je trouve toujours que ma recherche est vaine.

Je ne demande pas qu'elle sçache ma peine,
Qu'elle ait pitié de moy, qu'elle me traite mieux;
Ce vœu pour un mortel est trop ambitieux,
Je serai satisfait si je vois l'inhumaine.

M'estes-vous envieux de ce contentement?
Le trouvez-vous trop grand pour payer un Amant,
Dont les soins assidus n'eurent jamais d'exemples?

Mais elle ne vient point, j'ay beau vous conjurer :
Vous voulez m'empêcher de profaner vos Temples,
Grands Dieux, vous sçavez bien que j'allois l'adorer.

SONNET.

Quand je viens à songer que mon heureux Rival
Est vis-à-vis de vous et qu'il vous voit sourire,
Qu'il se moque de moy quand il vous entend dire
Tout ce que je souffris en cet adieu fatal.

Quand je viens à songer que ce riche brutal,
Couché sur vos carreaux, vous conte son martyre,
Qu'assis sur vos genoux, à son aise, il soupire,
Et qu'au milieu des biens il parle de son mal.

Quand je songe combien le désir de paraistre
Peut dessus une femme, et qu'aujourd'huy peut-estre
Il est... ha Dieux! que dis-je? hélas! je perds l'esprit.

Mon amour, vos serments, ma foy, vostre mérite,
Ne m'assurent que trop; mais, aimable Carite,
Quand on craint de vous perdre on ne sçait ce qu'on dit.

AUTRE.

Tircis, as-tu raison de me donner le blame
D'avoir veu sans rien dire un objet si charmant?
Peut-on, à ton avis, parler plus clairement,
Peut-on exprimer mieux les ardeurs de sa flamme?

Croy-moy, quand on pâlit en voyant une Dame,
Qu'on demeure confus, sans voix, sans mouvement,
La crainte et le respect font un beau compliment
Et disent puissamment le trouble de nostre ame.

Ce que fit ma surprise, un discours l'eut-il fait?
En as-tu veu jamais avoir le mesme effet?
Montrent-ils à quel point on a l'âme blessée?

Je fus donc plus heureux de paroistre interdit :
Par mon silence, Iris, découvrit ma pensée,
Et si j'eusse parlé, je n'eusse pas tant dit.

AIRS, CHANSONS

ET RONDEAUX.

POÉSIES DIVERSES

DE

MATH. DE MONTEREÜL.

AIR.

FAITES-MOY grâce, adorable Sylvie,
Que vous vient-il de mon malheureux sort?
Pourquoy me maltraiter si fort?
Et quand vos yeux peuvent sauver ma vie
En sont-ils mieux de me donner la mort?

Vos yeux, Sylvie, à chacun ont su plaire
Par leur éclat, par leur grande douceur;
Ils ne manquent jamais un cœur,
Ne laissent rien après eux, rien à faire
Aux traits charmants de vostre aimable sœur.

J'aime une brune à nulle autre seconde;
Elle a mon âme et j'ai reçu sa foy;
Elle peut tout ravir à soy,
Et ses beaux yeux brillent pour tout le monde,
Mais son grand cœur ne brûle que pour moy.

Parmy les cœurs qui pour vos yeux soupirent
Deux à l'envy vous témoignent leur foy;
Chacun vous veut avoir pour soy,
Ces deux rivaux à mesme but aspirent,
Accordez-lez, et n'aimez rien que moy.

CHANSON.

La Cour n'a rien qui m'engage
Eloigné de vos appas;
Philis, aimez-moy, je gage
Que je reviens sur mes pas :
Paris ne m'est qu'un village
Quand on ne vous y voit pas.

CHANSON.

Vous seriez au rang des Belles
Sans vostre nez trop camus,
Au rang des spirituelles
Sans vos discours trop phœbus :
Vous servir dans les ruelles,
Croyez-moy, c'est un abus.

Sous Clovis, ce beau langage
Peut-estre auroit réussi,
Mais il n'est plus en usage
Dans ce pauvre siècle-cy.
Hélas! que c'est grand dommage
Qu'on ne parle plus ainsi.

CHANSON

Sur l'air des Poupons.

Un homme, à tort, en ce village,
Me croit inconstant et léger;
Je ne sçaurois changer,
Car jamais je ne m'engage,
Ou, du moins, mon amour
Ne passe point un jour.

Quand je suis près d'un beau visage,
Soudain je fais voir mon humeur;
Je ne suis point trompeur,
Et, de peur qu'on ne s'engage,
Je dis que mon amour
Ne durera qu'un jour.

On n'a jamais trouvé personne
Qui soit moins inconstant que moy;
Je ne romps point ma foy,
Car jamais je ne la donne,
Et jamais mon amour
N'a duré plus d'un jour.

J'aperçois pourtant une Dame,
De qui les beaux yeux m'ont charmé,
Dont, si j'estois aimé,
Je vous jure, sur mon ame,
Que j'aurois de l'amour
Jusqu'à mon dernier jour.

CHANSON

Sur l'air des Feuillantines.

Si pour vos yeux j'ay quitté
La Beauté
Qui me tenoit arresté,
Ne craignez pas que quelqu'autre
Me fasse quitter la vostre.

Vos souris et vos yeux doux
Font des coups
Qui n'appartiennent qu'à vous,
Et pour me rendre infidèle
Je n'en voy point d'assez belle.

CHANSON.

Si vous craignez que je sois à quelqu'autre
C'est signe donc que vous estes à moy ;
Philis, mon cœur est bien fait pour le vostre,
Laissez-le aller sur sa foy.

Si vous partez, ô beauté sans seconde,
Que deviendront et mon cœur et ma foy ?
Quand le Printemps revient pour tout le monde,
Si l'Hyver dure pour moy ?

AIR.

Je connois à quel point vostre esprit est discret,
J'aime, je vous dis mon secret,
Et je ne l'ay dit de ma vie :
J'ay toujours eu grand soin de le cacher à tous,
Et je mourrois plus tost, Sylvie,
Que de le dire à quelqu'autre qu'à vous.

CHANSON.

Le feu que vos yeux nous font voir,
Eblouit tous les nostres ;
Il n'est pas mort, bien qu'il soit noir,
Il en fait mourir d'autres.

Bientost tout le monde à la Cour
En va perdre la vie ;
Les hommes en mourront d'amour
Et les femmes d'envie.

Sévigné, vos yeux pleins d'attraits
Eblouissent les nostres,
Et quand l'Amour n'a plus de traits
Il emprunte les vostres.

AIR.

Tout le monde vous dit tant
Que je suis un inconstant;
Faites mentir tout le monde,
Eprouvez là vos yeux doux:
C'est un coup digne de vous.

Quand on aime vos beaux yeux,
Où chercher pour trouver mieux?
On est inconstant, Sylvie,
En se rangeant sous vos lois,
Mais pour la dernière fois.

CHANSON

POUR LA SÉNÉCHALE DE RENNES OU SA DEMOISELLE SUIVANTE.

Si mes vers, trop respectueux,
Vous ont paru faits pour vostre maistresse,
Vous avez tort de croire cela d'eux;
C'est à vous que je les adresse.

Parlez pour vous, pour moy, pour eux,
Défendez bien et leur cause et la vostre;
Ils sont à moy, j'en fais ce que je veux,
Je vous les donne et non à d'autre.

Que je ne lui sois point suspect,
J'aimerois mieux mourir que luy déplaire:
Qu'il seroit bon qu'à force de respect
On pût passer pour téméraire!

Il faudroit bien pour ses beaux yeux
Un autre Amant plus digne de l'Amante;
Mon sort n'est pas du tout si glorieux,
Mais, tel qu'il est, je m'en contente.

AIR.

Si je ne suis assez aimable,
Pour mériter vostre amitié,
Au moins suis-je assez misérable,
Philis, pour vous faire pitié.

Je sçay que j'aurois trop de gloire
Si vous partagiez ma langueur;
Que je sois dans vostre mémoire,
Si je ne suis dans vostre cœur.

Quoyque la faveur soit extrême,
J'espère bien de l'obtenir :
Ah! Philis, ce n'est pas de mesme
D'aimer et de se souvenir.

Puisque de prolonger ma peine
C'est le plus grand de vos désirs,
Quand je mourray, belle inhumaine,
Vous perdrez un de vos plaisirs.

Si je meurs, dans mon mal extrême,
Mon trépas me semblera doux :
Je suis plus à vous qu'à moi-mesme,
Je n'y perdray pas tant que vous.

RONDEAU.

Pour vous parler aujourd'huy franchement,
Mon jeu n'est pas d'aimer fort constamment.
Qu'une Beauté me soit douce ou cruelle,
C'est grand hasard si je brûle pour elle
Au bout du mois comme au commencement :
Mais vous avez l'entretien si charmant,
Et l'œil si doux, que je fais un serment
D'abandonner mon humeur naturelle
Pour vous.

Je connoy bien qu'assez mal aisément
Je pourray faire un si grand changement,
Et qu'entreprendre une amour éternelle
C'est trop pour moy qui n'aime qu'un moment;
Mais c'est encor trop peu, Mademoiselle,
Pour vous.

RONDEAU.

Je suis (à vous voir toujours faire
Tous vos efforts pour me distraire
Lorsque je suis prest à partir)
Capable de vous divertir
Et par conséquent de vous plaire.

Mais cela n'est point nécessaire,
Car soit loin, soit pressé d'affaire,
Quand vous me ferez avertir,
Je suis à vous.

Je suis prest de vous satisfaire
En tout, mesme jusqu'à me taire
Du feu que vos yeux font sentir :
Je puis bien pourtant sans mentir,
Dire sans estre téméraire,
Je suis à vous.

FIN.

43.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues en ce volume.

AVERTISSEMENT I

ÉPITRE DÉDICATOIRE. IX

EXTRAIT DU PRIVILÈGE DU ROY . . . XIII

STANCES ET ÉPITRES 17

ÉPIGRAMMES, CAPRICE ET SATYRE 59

MADRIGAUX ET SONNETS 71

AIRS, CHANSONS ET RONDEAUX 107

551458

136

LES

POÉSIES DIVERSES

DE

MATH. DE MONTEREÜL

NOUVELLE EDITION

Revue et corrigée.

LILLE

Typographie A. Bénagne.

1861.

LES

POÉSIES DIVERSES

DE

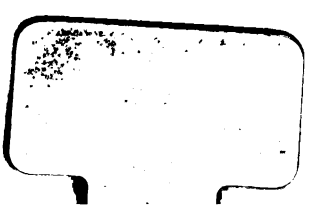
ATH. DE MONTEREUL

NOUVELLE EDITION

Revue et corrigée.

LILLE

Imprimerie L. Danel

1861

10